

Directrice de la publication

Agnès Metton

Responsable de la rédaction

Nicolas Bendrihen

Comité éditorial

Martine Capy

Lucile Cognard

Stéphanie Le Blan Subtil

Françoise Lespinasse

Fanny Matte

Marie Maurincomme

Kristèle Nonnet

Miyuki Oishi

Jean-Luc Vallet

Jérôme Vammalle

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Billet de la rédaction

Quand Cronos libéra Chronos

« Rien ne dit dans le chant de la cigale qu'elle est près de sa fin. »

M. Basho.

Le temps est un concept qui n'a cessé de questionner. Depuis l'Antiquité, des philosophes aux physiciens, chacun a sa propre conception, interprétation du temps ; définitions qui recouvrent chacune des notions différentes (chronologie, simultanéité et durée). Il y aurait un temps mythique sans passé ni avenir, ni espace, celui où Ouranos en fusion avec Gaïa ne faisait qu'un, jusqu'à la castration d'Ouranos par son fils Cronos qui permit qu'adviennent l'espace (le cosmos) et le temps (Chronos).

Temps et espace semblent indissociables. Ainsi, en typographie, l'espace est aussi le nom de la petite lame qui permet de séparer les mots. L'espace c'est la coupure, la séparation qui permet de symboliser, matérialiser le temps par du vide (comme l'espace temporel, l'entre-deux des séances). « L'esp d'un laps » nous dit Lacan dans sa « Préface ¹ », c'est l'espace qui introduit la temporalité, l'espace du laps de temps pour que surgisse le lapsus, pour être sûr d'être dans l'inconscient.

Des Grecs qui font s'originer l'espace et le temps de la coupure, la castration, la clinique nous montre que le temps ne va pas de soi pour certains sujets toujours au temps présent (dans certains cas d'autisme), ou toujours au temps passé (refuge contre l'angoisse de mort, nous dit Maisondieu ², des sujets atteints de démence d'Alzheimer). Les sujets névrosés oscillent, quant à eux, entre un passé mythique idéalisé ou traumatique et un avenir incertain à maîtriser.

De l'inconscient freudien qui ignore le temps, atemporel, avec des liens de causalité qui ne procèdent pas du temps, Lacan après avoir élaboré le temps logique a redéfini l'inconscient, à la fin de son enseignement, en le posant comme réel. Cette relation au temps si particulière à chacun, cette

temporalité propre au sujet apparaît comme le rapport du sujet au réel, à la mort comme ultime coupure, séparation d'avec le vivant.

Si l'inconscient ne connaît pas le temps, la psychanalyse, en tant qu'expérience, ne peut l'ignorer, de se déployer dans le temps, d'avoir besoin d'un certain temps. En effet, la psychanalyse est ce chemin, plus ou moins long, à parcourir pour parvenir au moment pour conclure. Nos collègues nous apportent ici leurs contributions sur cette question du temps, sous l'angle particulier, non de la durée des séances – qui avait tant occupé les analystes et notamment les critiques de l'orientation lacanienne – mais de la durée des analyses (thème de notre séminaire École de cette année) – objet, cette fois, des tenants des « thérapies brèves ». Viennent ensuite les deux premières interventions au séminaire Champ lacanien sur le lien social dans le discours contemporain et quelques contributions sur d'autres effets du réel que le temps, à savoir « le choix du sexe », qui fut le thème de nos dernières Journées de l'EPFCL.

Miyuki Oishi

1. [↑](#) J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

2. [↑](#) J. Maisondieu, *Le Crépuscule de la raison*, Paris, Bayard, 1989.

SÉMINAIRE

Séminaire EPFCL à Paris

La durée des analyses, ses raisons

Cathy Barnier

Un dernier camp/quand retranché... *

Nous avons choisi cette année de nous interroger sur les raisons de la durée des analyses, et avant d'entrer dans le vif du propos je voudrais rappeler les divers sens du mot « durée », lesquels nous indiqueront peut-être plusieurs axes de réflexions.

Selon le dictionnaire, la durée, c'est donc un espace de temps, une période mesurable, pendant lesquels ont lieu un événement, un phénomène, une action, un état ; on parle de la durée d'une expérience, d'une épreuve mais aussi d'un contrat ou d'une option. C'est aussi la qualité de ce qui se maintient pendant une période relativement longue ; on parle alors dans ce cas de permanence, de persistance ou de résistance... En musique, c'est un temps pendant lequel on doit maintenir un son, une valeur ou un silence, par rapport au mouvement et à la mesure du morceau ; et, en phonétique, le temps d'émission d'une unité phonique. Enfin, c'est aussi la qualité subjective du temps en tant que vécu individuel, qui s'oppose au temps mesurable et formel.

Ainsi y a-t-il au cours d'une analyse différentes consistances, textures du temps, ou perceptions de la durée, qu'il s'agisse du sentiment d'urgence au départ, des moments d'accélération quand tout à coup une interprétation fait mouche, ou au contraire de suspension, de ralenti, voire d'infini quand se déploient les tours de la demande et qu'on a l'impression de tourner en rond... puis le temps de la fin, et la contingence qui le détermine.

Alors, la durée d'une analyse, est-ce le temps qu'il faut pour que se produise un événement, se réalise une expérience, expérience qui est aussi traversée d'un danger, comme nous l'indique l'étymologie *ex-periri* ? Est-ce le temps que dure pour un analysant l'option qu'il a faite à l'entrée de l'analyse, comme nous l'avons évoqué la fois dernière ? Et jusqu'où cette durée relève-t-elle de la « père-sistance », ou de la « père-manence » ? Enfin, est-ce le temps nécessaire pour arriver à produire un son, un son sans le sens ?

Toutes ces questions renvoient bien sûr à divers points de vue selon des moments de la cure que j'évoquerai, pour développer ensuite sur le temps de

la fin de l'analyse, lequel rétroactivement donne la raison de sa durée. Outre mes lectures, je me suis appuyée pour écrire ce texte sur ma propre analyse, ainsi que Marc Strauss nous invite à le faire dans l'argument de ce séminaire.

Que puis-je dire des différentes étapes d'une analyse rendant raison de sa durée ?

Première étape, première séance, celle de la rencontre avec un analyste et le sentiment d'urgence qui l'accompagne. La cause de cette rencontre : « Ça ne tourne pas rond ! » Je me sens perdue, égarée. En tentant d'expliquer ce qui ne va pas, je remonte à un épisode traumatique de mon enfance qui, sous couvert d'un don, met en scène une demande faite au père. L'analyste termine la séance en soulignant la part que j'y ai prise. Je suis à la fois stupéfaite par l'évidence de sa remarque, avec l'effet de dessillement qu'elle provoque pour moi, et comme allégée. Je ressors avec le sourire.

Cet effet de dessillement n'en reste pas moins énigmatique, mais, déjà, la plainte, le reproche fait à l'autre sont entamés par une question sur la raison de mon geste. Question à laquelle l'analyste aurait chance de répondre. Dans cette rencontre avec un analyste qui ait chance de répondre il y a une part de contingence. Elle ne se fait pas toujours dès la première fois ou avec le premier analyste. Cette contingence s'inscrit donc dans les conditions pour qu'une analyse puisse se faire.

Après cette amorce de rectification subjective, la suite des entretiens préliminaires accentue la dimension énigmatique du symptôme. Pour qu'un sujet fasse l'option de l'analyse, il faut que cette dimension d'énigme fasse appel pour lui et porte une promesse, un espoir, celui que son déchiffrement fasse réponse, lui donne le sens, sens comme signification et sens comme direction, bref, livre une solution, voire la clé de son être. Autrement dit, l'analysant croit en son symptôme, il croit que celui-ci peut lui dire quelque chose, et cette croyance est l'exact pendant de celle au sujet supposé savoir, puisque celui-ci vient en place de compléter le symptôme, dont Lacan nous dit dans le séminaire *R.S.I.*, dans la leçon du 21 janvier 1975, qu'il est à ce moment « quelque chose qui se rapprocherait des points de suspension ». Ces points de suspension précèdent ...*Ou pire* dans le titre du *Séminaire XIX*, et nous les retrouvons également dans le séminaire *Encore* quand Lacan, à propos de l'amour, parle des « points de suspension à quoi s'accroche tout amour » !

Or, pas de croyance sans passion... Pour l'hystérique, sa croyance au symptôme est homogène à sa passion de sauver le père idéal, ici représenté par l'analyste, celui qui saura lui dire enfin ce qu'elle est comme femme. Et la « père-sistance » du transfert est à la mesure de la « père-manence » de

sa croyance. Ainsi fait-elle, le temps que dure cette croyance, le siège de l'analyste, dans le sens aussi bien de l'assaillir de sa demande que d'en faire un rempart en le fixant à son fauteuil !

Pourquoi ne pas appliquer aussi au transfert ce que dit Lacan à propos de l'amour : de la contingence de la rencontre, en l'occurrence, celle avec un analyste qui a chance de répondre, vouloir faire une nécessité, en y donnant sens, justification, et embrouille. Ainsi le transfert, condition nécessaire de l'analyse, constitue-t-il aussi un obstacle pour sa fin.

Le temps du déchiffrement du symptôme est celui de l'association dite libre, temps linéaire de la remémoration, où l'analysant déroule, en même temps qu'il y ajoute un par un des maillons, et ce à l'infini, la chaîne de son *histoire*. C'est aussi le temps où parallèlement à la construction du fantasme l'analysant développe la signification du sujet supposé savoir ; pour cela il tente de répondre en se mettant à la place de l'Autre, et dans ce mouvement c'est toujours le signifiant qui le précède, qui le devance.

Et puis, on le sait, parler fait du bien. Récemment, une analysante disait en séance avoir répondu à une de ses amies qui lui demandait comment c'était une analyse : « Ça fait du bien de prendre le temps de parler », et d'ajouter « et le temps de savoir ». Avoir un espace à soi, un temps à soi, qui nous extrait des diktats du temps pressé de l'époque et de son discours, pour avoir chance d'entrer dans un autre, nul doute que cela fasse partie des raisons pour lesquelles une analyse se poursuit. Et c'est vrai aussi que, pendant l'analyse, la satisfaction d'obtenir des bouts de savoir inconscient, de dégager des signifiants maîtres, nous pousse à continuer, encore et encore. Mais ces bouts obtenus creusent en fait un manque à savoir qui recouvre l'horreur de savoir.

Concernant ce temps du déchiffrement on ne peut parler pour autant d'une durée continue, car l'analyste en tant que semblant d'objet *a* fait grain de sable, actualise par la coupure de la séance l'urgence de l'entrée et introduit par son acte une discontinuité dont les moments constituent autant de moments cruciaux que de risques de sortie.

Je me souviens de deux moments de sorties évitées dans mon analyse. Ce n'est pas au moment de quelque émergence du réel que la première a été envisagée, mais plutôt par le fait que je l'avais bien, trop bien recouverte ! Faisant part à mon analyste de mon souhait d'arrêter, celui-ci me répondit : « Ah bon ? Je pensais que vous vouliez faire une analyse... » Ah oui, c'est vrai ça ! Mais au fait, c'est quoi une analyse ? Bon, on continue... Autre moment de sortie évitée, après une séparation, croyant ma question réglée, je pense me séparer aussi de l'analyste, persistant ainsi à imputer la faute

du non-rapport à l'autre pour éviter d'affronter la question de l'impossible et de ma propre jouissance.

L'analyse continue donc... Plus je parle, plus ma parole me semble entachée de soupçon ; j'essaie de dire au plus près, mais ça sonne faux, et je fais un rêve où, tel un instrument de musique, j'émettrai enfin un son, une note juste ! C'est plutôt sous la forme d'un inentendable que l'indicible s'impose d'abord, et ce sous la forme d'un cauchemar que pendant un temps je ne pourrai raconter sans en être bouleversée.

Il y a également une modification de mon symptôme, qui condense, reprend dans une sorte d'épure les deux temps de l'épisode traumatique évoqué lors de la première séance. Cette nouvelle forme du symptôme me fait me heurter, sur un mode de plus en plus resserré, au mur de la castration et à la faille dans l'Autre.

Après la chute des identifications, l'aperçu du fantasme et, au-delà, de l'objet que je me fais pour l'Autre je cerne un impossible. Il y a vacillement pour ne pas dire encore chute du sujet supposé savoir.

Survient le moment d'entrée dans la passe. Puis je suis désignée pour être passeur. Cette expérience relance ma propre analyse et le désir de devenir analyste, pas du tout programmé au départ, mais qui n'est pas encore le désir de l'analyste.

Ainsi mon analyse se poursuit-elle, jusqu'à ce que se produise « un formidable malentendu » avec mon analyste ! Lequel est à mettre en relation avec l'inentendable évoqué plus haut.

La raison pour laquelle j'ai donné comme titre à mon argument « Un dernier camp retranché » est que tant que la dissolution de l'imaginaire lié à l'analyste ne s'est pas faite, il n'y a pas réellement chute du sujet supposé savoir. Quelque chose tient encore, qui s'est replié sur la personne de l'analyste. Il y en a au moins un à qui on peut tout dire, qui entend, qui répond... même quand il ne dit rien. Un dont on croit qu'il nous est le plus proche. Le lien à l'analyste maintient l'illusion de l'unification possible du sens et de la jouissance. Or, sens et jouissance s'excluent.

Dans ce texte, j'ai à plusieurs reprises utilisé un vocabulaire « guerrier », à commencer par le titre, « Un dernier camp retranché », et aussi avec des expressions comme : position de repli, faire le siège, faire chuter, faire tomber, cerner... sans parler du « bon petit soldat » que l'analysant se voue à être ! C'est pour exprimer ce qu'on pourrait désigner d'une lutte entre la jouissance vivante et la jouissance de la chaîne. Il faut qu'à un moment ce soit la première qui prenne le pas, exactement comme le pas qui

précipite avant les deux autres le troisième prisonnier au-dehors, dans « Le temps logique et l’assertion de certitude anticipée » des *Écrits*. À la fin, on ne s’appuie pas sur un mot, mais sur un acte ; et à l’incertain de l’Autre se substitue un Un certain.

Il y avait eu dans mon énonciation, à un moment où je m’adressais à l’analyste sur le pas de la porte, une équivoque provoquant ce malentendu. Alors que j’étais invitée par l’analyste à en dire quelque chose, impossible d’y donner sens, et à propos de « don naissance – donné sens » c’est là que je situe le point d’origine du s’autoriser à devenir analyste.

Cette scène du malentendu avec l’analyste concentre aussi un alpha et un oméga de la cure, car elle fait écho à cette autre scène évoquée lors de ma première séance ; à ce moment, je cesse de recouvrir la castration de l’Autre. Ainsi mon acte répond-il à l’instant de voir de l’entrée.

J’aurais pu arrêter là mais, après une courte interruption, je décide de retourner aux séances pour essayer d’élaborer, de dire un bout de ce à quoi m’a menée la cure, en tirer la conclusion et prendre acte de ce qui ne passe pas au symbolique et n’en constitue pas moins un savoir ; car c’est cela qui me servira pour mon acte, dans ma pratique. Et pour cela la séance est un lieu unique, dont on peut parfois même avoir la nostalgie.

Cet événement dans mon analyse – je pourrais dire ici événement de corps comme le dit Lacan du symptôme –, qui apparaissait comme invraisemblable, incroyable, autres noms du réel, a tranché suffisamment pour que je me dise : voilà, c’est ça une analyse, et que j’en décide ensuite la fin.

Un dernier retour sur ce moment de bascule : qu’est-ce qui s’est joué là ? Au refus de l’analyste, j’ai opposé mon refus d’associer, de raccrocher à la chaîne du sens.

À la fin ce n’est plus la satisfaction d’avoir obtenu quelque chose, un signifiant, mais plutôt une satisfaction liée à une perte. Et à une certitude. Il n’y a pas d’Autre du dialogue. Fin de la croyance. Plus rien à attendre de l’Autre avec un grand A, ce qui n’exclut pas bien sûr de cheminer avec quelques autres, quelques autres uns triés sur le volet... (de la lettre).

Mots-clés : transfert, symptôme, croyance, incroyable, malentendu, inentendable

*↑ Intervention au séminaire EPFCL « La durée des analyses, ses raisons », à Paris le 20 novembre 2014.

Sylvana Clastres

Le temps des analyses, un temps au singulier *

Au moment de la discussion qui a suivi la première soirée de ce séminaire, parmi les interrogations qui ont été soulevées, il a été question de savoir jusqu'où le discours mené par les écoles dans leurs enseignements pouvait envahir les cures et influencer, sinon les conditions de fin d'analyse, du moins leurs témoignages dans le dispositif de la passe.

Marc Strauss, dans la présentation du séminaire École de cette année, avait souligné le choix du Conseil d'orientation de l'École de demander l'intervention de quelques collègues « pas trop éloignés encore du temps de leur expérience analysante ». Cette proposition cherchait, me semble-t-il, à éviter l'enfermement dans un discours officiel pour laisser place à ce qui d'original/de particulier peut aussi faire École.

L'œuvre de Freud a été originale. Lacan, tout en poursuivant sur cette voie, a surtout insisté sur ce point de singularité dans son École avec la proposition du 9 octobre 1967, en particulier avec le dispositif de la passe. Un dispositif qui fait cadre au témoignage de fin d'analyse et du passage au désir d'analyste.

Mon intention ce soir est de partager avec vous des questions et des réflexions à partir de ce que je pense avoir appris d'une rencontre analytique particulière, faisant attention, bien entendu, à éviter tout piège d'un témoignage en dehors de la passe.

Il n'y a pas d'analyse type. Le temps d'une analyse sera celui nécessaire pour interroger la jouissance en question pour chaque sujet. Jouissance réactualisée en analyse dans le transfert au sujet supposé savoir.

L'analyse qui va orienter mon exposé s'est faite en trois temps, avec trois analystes, dans deux continents et deux langues différentes.

Autant chacune de ces trois analyses a été unique : dans la singularité du temps de travail de chaque cure, ainsi que dans la particularité du mode et du moment du transfert à chaque analyste, autant, dans l'après-coup, ce dont il s'agit finalement, c'est de trois temps d'analyse d'une seule cure.

Premier temps

L'instant de voir ou, après Freud, la découverte de l'inconscient

Qu'est-ce qui nous amène à demander une analyse ? Nous savons d'une demande qu'elle est rarement, ou plutôt jamais, ce que nous croyons demander.

Un exemple, la demande de ceux qui, d'emblée, demandent une analyse pour devenir analyste. Puisque nous ne pouvons pas savoir de quoi il s'agit dans « devenir analyste » avant d'avoir d'abord rencontré son inconscient, puis, à l'issue d'une cure, son désir d'analyste. Cela n'empêche pas qu'il faille accueillir cette demande comme une autre, pour vérifier ce que dans le travail et dans le transfert elle peut devenir.

En tout cas, le plus souvent, nous demandons une analyse parce que le symptôme qui nous représente nous fait trop souffrir, parfois nous paralyse, voire nous empêche de vivre. C'est le symptôme en tant que manifestation du trop de jouissance, ce trop qui excède le principe du plaisir. Le symptôme, cette partie visible de l'iceberg représente/traduit/va signifier l'évitement de l'impossible de la relation du sujet au réel.

Mais pas tout symptôme déclenche une souffrance qui puisse conduire un sujet à demander une analyse. Il y a des symptômes dont je dirais qu'ils peuvent être particulièrement « réussis ». Symptôme « réussi » dans sa fonction de border, de façon symptomatique certes mais pendant un certain temps efficace, le trou. Réussi parce que, dans son rôle de voiler la castration, le manque, il peut faire écran. Il « protège » le sujet de son inconscient et, par conséquence, de sa division, évitant ainsi le trop d'angoisse.

Je pense, par exemple, au symptôme phobique, surtout quand l'objet phobique peut être facilement évité par le sujet. Je vous cite une phrase de Colette Soler dans son texte « Le plus de temps » : « Le seul signifiant de sa phobie le sépare de l'angoisse ¹. »

Difficile alors de demander et plus difficile encore d'entrer en analyse en étant si bien protégé. Il faut du temps pour qu'à un moment ou à un autre la fonction du symptôme ne tienne plus ; que le réel fasse éruption et démonte cette construction.

Nous nous référons souvent à l'amour et à la haine comme les deux faces d'une même pièce de monnaie. En conséquence, plus l'amour est important, plus à l'inverse la haine le sera aussi. Nous pouvons peut-être dire que plus le symptôme a été efficace/réussi, plus difficile et violente sera la re-trouvaille (trouver à nouveau) du manque.

Une fois ce moment arrivé, le sujet est happé, débordé (c'est le cas de le dire) par le réel, par toutes ces choses impossibles à dire, et c'est alors qu'en analyse il va découvrir son inconscient.

Ce n'est pas parce que Freud a découvert l'inconscient et que désormais c'est une évidence que nous savons d'avance de quoi il est question. On ne peut rencontrer vraiment l'inconscient que lors d'un travail d'analyse. Découvrir son inconscient c'est, pour moi, l'instant de voir, lors d'une cure. C'est comme ça que je m'oriente dans ma clinique et tel a bien été le cas dans le vécu de cette expérience singulière.

L'évidence de cet instant s'est traduite par une phrase et ensuite par la rectification de la position du sujet. Phrase sur laquelle je vais revenir à la fin de mon exposé.

Quid du transfert dans ce premier temps ? En écrivant ce texte, et toujours en référence à cette analyse en particulier, le mot qui m'est venu a été : massif.

Le temps de cette cure, un déménagement d'un pays à un autre n'a pas empêché la poursuite du travail en cours. Et c'est dans la poursuite de ce travail que la possibilité d'un point d'arrêt à cette analyse et à ce lien transférentiel a pu avoir lieu. Je dis bien un temps d'arrêt puisque, en ce qui concernait la cure, il n'était pas question d'une fin.

Je pense pouvoir dire qu'à l'issue de ce premier temps il y avait un sujet moins naïf de sa division et du nœud où il se trouvait (nœud au sens lacanien du terme). Ce qui n'a pas été sans rapport avec quelques avancées aussi d'ordre thérapeutique, en surplus.

Deuxième temps

Le temps pour comprendre et le moment de conclure volé

Comment faire avec le temps pour comprendre quand, névrose oblige, on ne veut pas savoir (passion de l'ignorance) ? Quand on ne veut pas renoncer à une forme, à un mode bien établi de jouissance, mode de jouissance qui aide le sujet à être ?

Lacan, dans *Le Moment de conclure*, se réfère à la psychanalyse comme « une pratique qui durera ce qu'elle durera, [...] une pratique de parler ² ». Dans une analyse le sujet va parler, associer librement. Il va chercher un savoir qu'il croit trouver dans l'Autre comme sujet supposé savoir. Si dans un premier temps le sujet peut paraître chercher à comprendre, chercher le sens, par sa prise de parole, il va se retrouver dans la faille, dans la limite du symbolique, ce point d'impossible du symbolique face au réel.

Tout au long d'une analyse, dans son rapport au symbolique/langage, l'analysant sera rappelé à sa condition de pas-tout. Ce sont toutes ces petites rencontres avec cette forme de castration logée dans le langage qui dans une cure vont mener le sujet peu à peu à l'évidence et à l'irréversible de sa division. Et c'est à partir de cette division et de la répétition qui insiste à essayer de la recouvrir qu'il pourra interroger et se mettre au travail sur sa forme de jouissance.

Le mode de jouissance du sujet va se révéler en analyse être celui dicté par son fantasme. Le fantasme, cette construction inconsciente par où le sujet répond, à partir de la place qu'il suppose être la sienne dans le désir de l'Autre. De cette construction le sujet perd la trace. Il ne la reconnaît pas, ne la retrouve plus. Il la subit, il la vit, il s'y identifie. Ce qui reste, c'est ce mode singulier de jouissance inscrit comme une empreinte, qui va baliser, donner les repères, déterminer la position du sujet dans son lien à l'Autre, au grand comme au petit.

Il faut du temps, le temps qu'il faut, pour se résigner à abandonner ce qu'on a (aussi imaginaire soit-il) pour ce que l'on n'a pas.

Le temps pour comprendre sera le temps nécessaire pour qu'à partir du décryptage du mode de jouissance dans une cure, il soit possible de retracer, de réécrire la voie inconsciente du fantasme. On ne pourra pas cerner le fantasme avant une analyse, il va se construire dans la cure.

C'est un travail difficile. Souvent fastidieux, lent, frustrant, douloureux. Le sujet peut parfois ressentir la cure comme plusieurs années d'errance sur les pistes tortueuses de son inconscient.

Ce travail ne pourra tenir que par l'amour du transfert et par la croyance que quelque part dans l'Autre il y a un savoir. L'analysant actualise, il répète dans le transfert son mode de jouissance. Il va essayer d'occuper dans le désir de l'analyste la place d'objet d'amour. Il va chercher une connivence, une réponse de l'autre (du petit autre) de l'analyste.

Mais justement, dans une cure, il n'y a pas de petit autre de l'analyste. L'analyste ne répond pas. Il ne répondra pas, ni à partir du savoir qui lui est supposé, ni à partir de son lieu de jouissance, d'où il pourrait croire et jouir de la place qui lui est accordée par le transfert, faisant de l'analysant son objet.

Lors d'une analyse, dans le temps pour comprendre, la place vide de désir incarnée par l'analyste va laisser le sujet seul, sans réponse, confronté à ce qui insiste de son mode de jouissance.

Face à l'absence de réponse de l'Autre à la question « que me veut-il ? », le sujet pourra s'interroger sur ce qui jusqu'alors était un point de fixation, de répétition. Le travail qui va permettre de cerner le fantasme se fera en contresens de la voie de jouissance.

Le désir de l'analyste, tout au long d'une cure, va être celui de l'absence de tout désir autre que celui de faire place au vide, celui du désir suspendu. Ce qui fait de cette rencontre, une rencontre unique, puisque le sujet ne la retrouvera nulle part ailleurs.

Le désir suspendu et le manque de réponse de l'analyste vont aussi, tout au long de la cure, permettre d'interroger l'amour de transfert et le transfert au sujet supposé savoir. Le temps d'une analyse, le temps pour comprendre sera aussi celui nécessaire pour désenchanter le transfert. Vider le transfert de son sens.

Tel avait été le cas, quelques années plus tard, dans ce deuxième temps de cure. L'évolution des questions déjà citées dans mon exposé et la rectification de la place occupée par le transfert laissaient envisager le moment de conclure cette analyse quand la cure a été interrompue par le décès de l'analyste. La mort, le réel qui habite l'Autre, le lieu de l'Autre, barré.

Il est resté de ce travail interrompu proche de sa fin le ressenti d'un arrachement, d'une forme d'injustice de ce moment de conclure volé. Volé parce que l'acte de conclure ne peut, lui aussi, se passer que dans une cure.

Troisième temps

L'acte de conclure ou l'art de faire avec l'impossible

Une troisième analyse, qui s'est avérée dans l'après-coup être le troisième temps de cette cure, a donc eu lieu. Cela a été un travail bref mais intense. Les trois temps y étaient :

- l'instant de voir, autour des deuils ;
- le temps pour comprendre, et la singularité du mode de transfert envers l'analyste, puisqu'il a fallu du côté de l'analysant encore du transfert pour faire exister l'analyste, alors qu'en ce temps de la cure le sujet n'était plus dupe du lieu de l'Autre supposé savoir ;
- et très vite l'évidence du troisième temps, le moment de conclure.

Pour ne pas m'égarer et risquer le piège cité au début de cet exposé, je ne vais pas développer les trois temps de cette analyse, mais je vais partager avec vous encore trois réflexions avant de conclure.

1. Il y a eu une phrase.

Sol Aparicio, dans son texte « Le présent de la fin », cite Lacan, faisant référence à « l’instant du fantasme » qui « ouvrirait sur le moment de conclure ³ ».

Il est vrai que peu avant le moment de conclure cette cure, il y a eu l'émergence/la construction d'une phrase qui cernait le mode de jouissance du sujet à partir de la place qu'il était censé occuper dans le désir de l'Autre.

Mais, singularité encore une fois oblige, il s'agissait de la même phrase déjà mentionnée au premier temps de cette cure. Des années de travail d'analyse après, le sujet la retrouverait au bout de la cure avec le naturel et la surprise d'une grande évidence. Mais c'était donc ça ?! En effet, ce n'est pas possible d'effacer ou de modifier un mode de jouissance. C'est inscrit, ça va rester. C'est la position du sujet face à son plus-de-jouir qui va à la fin d'une analyse changer.

Je pense pouvoir dire que lors du premier temps de cette cure, cette phrase a émergé non pas d'un travail de construction, mais comme un moment d'ouverture inconsciente, un éclair. Comme il peut arriver dans les rêves, dans le lapsus, dans l'acte manqué. Qui laisse au sujet la possibilité de s'enfermer et se défendre aussitôt.

La différence dans la deuxième rencontre est que, si l'énoncé de la phrase retrouvé à la fin de la cure était le même, le sujet de l'énonciation et sa position face à son mode de jouissance ne l'étaient plus.

2. Il y a eu un transfert.

Nous entendons beaucoup parler de la place du transfert tout au long d'une analyse. Elle ne sera pas la même au début et à la fin d'une cure.

J'ai dit plus tôt dans mon exposé que le transfert au sujet supposé savoir est ce qui, entre autres, va soutenir l'analysant en analyse. C'est la croyance qu'il y a un savoir, une réponse à sa question qui le maintient au travail. Cette croyance va être confrontée au manque de réponse de l'Autre tout au long de la cure, jusqu'à ce que le sujet puisse concevoir qu'il manquera toujours quelque chose pour atteindre le sens. Qu'il y aura toujours de l'impossible dans le rapport au savoir et que l'Autre de l'analyste est aussi barré.

En opposition, nous pouvons peut-être nous interroger sur la position du transfert qui n'évolue pas au long d'une analyse. Pouvons-nous dire qu'un transfert qui se tient indéfiniment peut être révélateur d'une impasse de la cure ? Signe d'un sujet figé dans une position imaginaire : celle de

la recherche du sens, d'un savoir logé toujours quelque part ? Position que recouvre le réel et avec lui l'impossible de tout dire.

Le transfert est ce qui de la part de l'analysant autorise l'analyste. Et si le temps du transfert est le temps nécessaire pour mener le sujet au bout de son travail d'analyse, à la fin c'est tout naturellement que ce lien se vide de sens. Le sujet supposé savoir du transfert, vide de sa fonction, n'existe simplement plus.

Que se passe-t-il donc si nous avons le besoin, ou le désir, pour une raison quelconque, de reprendre après la fin d'une cure une nouvelle analyse ? Il y a sûrement plus d'une réponse à cette question.

Je vais essayer d'y répondre à partir de la position du sujet au moment de la demande de ce troisième analyste, lors de ce dernier temps de la cure. Je pense que dans cette cure, et à ce moment précis, il était question moins d'un transfert à un analyste, qu'à une éthique, celle de la psychanalyse.

3. Il y a de l'impossible.

Il faut du temps pour une analyse pour les raisons que je viens de vous exposer, mais aussi parce que le sujet se défend, s'accroche, résiste. Pire, il est aveuglé par sa croyance. Il ne veut pas savoir qu'il n'est pas tout. Pas tout non plus dans le désir de l'Autre.

Chaque analyse a son temps, mais surtout, il faut du temps pour concéder l'évidence qu'on ne peut pas se guérir de sa division. Il faut du temps pour accepter « l'être pour la mort » comme nous dit Heidegger, ce point de réel qui habite chaque sujet.

À la fin d'une analyse il faut savoir faire autrement avec l'impossible pour sortir de l'impasse.

Nous entendons souvent parler de chute à la fin : chute du transfert, de l'objet, etc. En effet, il y a beaucoup de désidéalisations à la fin d'une analyse. Et, parmi ces désidéalisations, celle qu'à la fin de ce long travail il ne s'agit pas forcément de se retrouver avec une grande révélation. Mais plutôt avec la surprise de se retrouver autrement, dans le mieux faire avec sa jouissance et celle de l'Autre.

Et, puisque à la fin de la cure il est question d'un point d'impossible, de réel, le symbolique ne suffisant plus, c'est par l'acte que le sujet arrivera à conclure. Finir une analyse c'est franchir par l'acte le manque de garantie. Un moment de solitude, un peu comme lors d'une naissance. Un pari que fait le sujet de pouvoir mieux vivre sa division.

Après une cure, il se peut que l'émergence d'un nouveau désir (le désir inédit dont Lacan parle à la fin de son enseignement), le désir d'analyste, s'impose. Le désir d'analyste, histoire pour un autre témoignage.

Mots-clés : temps, fantasme, symptôme, transfert, réel.

* Intervention lors du séminaire EPFCL « La durée des analyses, ses raisons », à Paris, le 20 novembre 2014.

1.  C. Soler, « Le plus de temps », *Hétérité*, n° 3, *Le temps de la psychanalyse*, Paris, FCL-EPFCL, 2003, p. 120.

2.  J. Lacan, *Le Moment de conclure*, 15 novembre 1977, séminaire inédit.

3.  S. Aparicio, « Le présent de la fin », *Hétérité*, n° 3, *op. cit.*, p. 43.

Sybille Guilhem

Ça dure, c'est dur... *

Tel a été le titre que j'ai proposé lorsque Claire Parada a fait une relance ! L'argument était déjà fait, mais le titre ?

Donc tout d'abord merci à la commission qui m'a contactée pour me proposer d'intervenir dans ce séminaire École : j'ai répondu « oui », une certaine excitation m'animait alors, avec aussi l'appréhension de ce que j'allais pouvoir apporter à ce débat qui se montre déjà assez passionnant, et riche.

La durée des analyses, comme il était évoqué dans la séance du 20 novembre, qui cela dérange-t-il ? Les intervenantes ne se sont pas plaintes de ce que cela dure, les analystes parfois soulignent que cela dure, mais c'est surtout l'entourage qui se plaint : qui n'a pas entendu la réflexion : « Depuis tout ce temps, ces années, voire ces décennies, tu en es toujours là (mêmes symptômes, mêmes manifestations énigmatiques...) ? »

J'ai fait un compte approximatif (je suis souvent trésorière dans les associations !) en ce qui me concerne : en me basant sur la durée d'une séance en moyenne à vingt minutes, cela ferait au bout du compte 16,33333 jours. Pas de quoi en faire un drame, vu de cette manière.

Mais cela s'étire avec une fréquence, une dynamique qui évolue, se modifie, connaît des moments aigus, et des durées plus tranquilles, un *timing* qui est référé à la logique du sujet (le temps logique sera abordé dans d'autres interventions, notamment celle d'Éliane Pamart ce soir ¹), mais aussi, il me semble, à d'autres coordonnées qui peuvent avoir une incidence... J'y reviendrai par la suite.

Avant toute chose, j'aimerais revenir sur l'argument proposé par Marc Strauss pour annoncer ce séminaire, et notamment sur ce que Sylvana Clastres a déjà mis en relief, le fait de proposer la parole à des personnes pas trop éloignées de leur expérience analytique. Je n'ai pas pu m'empêcher de repenser à un passage d'un texte de Lacan qui a eu une grande importance pour moi au départ : le *Petit discours aux psychiatres* ². Ce petit discours a été fait dans le cadre du séminaire créé par Henri Ey, le Cercle

d'études psychiatriques. Il y avait une partie réservée à la psychanalyse et Lacan fut invité à y contribuer. Il a souhaité y parler notamment de la formation du psychanalyste. Cela venait à un moment particulier pour lui : le 10 novembre 1967. L'année 1967 fut délicate avec la proposition du 9 octobre, la mise en place du séminaire sur l'acte psychanalytique et des scissions en différents groupes, ainsi que l'aveu de l'échec de son enseignement ³.

À la fin de cette conférence, Lacan évoque un échange avec les collègues américains sur les motivations à être psychanalyste, comme ascenseur social, avec le ronron confortable dans lequel cela peut propulser ! Je cite un passage : « Alors que dans bien des cas, il est tout à fait clair que quelqu'un qui sort juste de sa psychanalyse est capable de voir des choses que le psychanalyste chevronné, n'est-ce pas – qui depuis le temps, a eu tout à fait le temps d'oublier son expérience que j'ai appelée précaire – laisse facilement passer. »

C'était déjà là une source de réflexion à elle seule : voilà le psychanalyste chevronné fustigé, accusé de dormant, ou d'occupé ailleurs, ou de désintéressé... ? En tout cas, il lui est possible de ne pas voir ce qui se passe. C'est une modalité du manque de garantie, mais lorsque le sujet arrive dans un cabinet de psychanalyste, il n'a pas d'emblée cette idée-là, au contraire, il a l'idée de pouvoir déposer quelque chose de son symptôme, peut-être de la manière dont cela va se passer (pour les sujets du champ psy tout venant), et cela va soutenir d'ailleurs un peu la mise en place du transfert.

À ce sujet d'ailleurs, il me semble que si Lacan donne une définition du transfert éloignée de celle de Freud, dans l'expérience, les deux ne s'excluent pas : en effet, la théorie de Freud du transfert comme de l'amour traîne dans tous les livres de philo, dans les magazines, et les gens qui n'ont pas une culture psychanalytique trop poussée restent sur cette idée. Cela me rappelle une jeune fille, que j'appellerai Sophie, qui est venue me rencontrer. Elle savait quelle était mon orientation de travail, elle voulait faire un travail d'analyse. Mais si elle a pu amener une question d'emblée autour de son choix amoureux, et sexuel, elle a vite dit qu'elle ne voulait pas tomber amoureuse de son psy, comme cela devait se faire (elle n'avait pas eu accès aux concepts de Lacan, elle n'avait lu qu'un peu de Freud mais suffisamment pour dire que le transfert était de l'amour et qu'elle ne voulait pas se laisser aller à cela). Elle n'a pas supporté et est partie au bout de quelques semaines d'entretiens. Peut-être à l'époque n'avais-je pas su faire céder la charge affective de ce signifiant transfert ?

Freud a donc misé sur cette définition et Lacan avancera radicalement, faisant état du transfert comme de l'amour certes, mais adressé au savoir : cela change la donne ! Mais surtout du côté psychanalyste : l'analysant énamouré(e) n'est pas forcément dans le transfert, cela peut le faire résister d'ailleurs, car les stratégies seront multiples pour opérer une forme de séduction, et pendant tout ce temps le travail analytique ne commencera peut-être pas, ou se suspendra... Mais quand viennent les prémices d'un amour qui s'adresse au savoir, le discours peut alors se modifier et entrer dans une forme de discours analytique, qui augure du travail autrement. L'analysant quelquefois peut témoigner au cours du travail de ce changement qu'il a éprouvé.

Une fois instauré ce transfert plus adéquat au travail d'association, il va falloir aussi en maintenir la dynamique : et là, la singularité de chaque cure va continuer à se faire entendre. Cette singularité de la cure (aucune cure ne ressemble à une autre, et peut-être même aucune tranche d'analyse ne ressemble à une autre, même avec le même analyste) est souvent mise du côté bien entendu de l'analysant, mais l'analyste, lui, est-il concerné par cette singularité ? Il me semble que oui. Il opère peut-être d'un lieu autre que sa structure, il occupe la place de semblant d'objet et, de fait, il ne sera pas le même analyste pour Pierre, Paul ou Jacques. D'ailleurs, dans ma pratique, certes jeune, je note des interventions ou des actes qui ne peuvent pas être équivalents d'un analysant à l'autre.

Mais je pousserai la question un peu plus loin, avec une notion qui m'a beaucoup fait travailler : on parle souvent du psychanalyste, des psychanalystes. Mais ce que Lacan a mis en question et à l'épreuve de la passe, notamment, c'est de détecter s'il y a *du* psychanalyste. Non pas si l'analyste est bon ou mauvais, mais s'il y a une trace, ai-je envie de dire, d'une opération possible analytique. S'il a trouvé nécessaire aussi de mettre en avant le désir de l'analyste, comme désir inédit, je voudrais essayer de mettre en question ces deux coordonnées qui me semblent indéniablement fondamentales, mais en souligner aussi les effets dans l'expérience.

En effet, il est extrêmement fréquent – et j'en suis – de commencer une pratique d'analyste sans en passer par l'étape de la passe : c'est souvent l'acte analytique qui précède l'épreuve et le désir peut alors se poser en ces termes (pour deux cas d'analysants que je reçois) : « J'ai le désir de devenir ou d'être analyste. » Ce désir énoncé ainsi ne relève absolument pas du désir de l'analyste, mais d'une pieuse intention, ou d'un égarement, ou d'un horizon hypothétique... Mais le signifiant désir est tellement bon à placer partout !

C'est autre chose que l'acte qui installe X ou Y en position d'analyste : il « s'autorise de lui-même » sans attendre les quelques autres d'un autre dispositif (la passe) mais sans exclure de s'y confronter ultérieurement... Et même si l'acte est là, et peut se réitérer, est-ce forcément le témoignage du désir de l'analyste ? Lacan l'évoque, toujours dans son *Petit discours aux psychiatres* : « Moi, j'ai beaucoup parlé avec mes collègues américains de questions techniques par exemple, et, ce qui leur apparaissait décisif pour le maintien de certaines habitudes, de certaines coutumes, d'une certaine routine, eh bien, mon Dieu, ils le disaient : c'était leur tranquillité ; rien ne leur paraissait plus décisif pour motiver la façon par exemple dont est levée ou fermée la séance que le fait qu'ils pourraient être absolument sûrs qu'à cinq heures moins dix, ils prendraient tranquillement leur whisky. » Cela paraît caricatural, mais quelquefois la hâte à conclure une séance peut être plus liée à des conjonctures organisationnelles qu'à la logique ou la visée analytique. Quand ce point peut être évoqué dans certains séminaires, il est souvent fait mention que si cela a de l'effet, alors, c'est pris dans le travail...

D'ailleurs, les séances courtes peuvent être une catastrophe si l'usage qui en est fait est mal adapté : Rosine, une analysante que je reçois depuis quelques années maintenant, est arrivée en disant qu'elle avait une mauvaise première expérience avec un analyste. Elle explique dans la foulée que les premiers entretiens n'ont pas excédé à chaque fois huit minutes et se soldaient par des coupures qui l'ont sidérée et qui ne font toujours pas référence à quoi que ce soit pour elle... Ce que j'en ai saisi est que sa démarche était déjà un peu résistante et que le transfert n'était absolument pas en place, et si l'analyste a pensé faire interprétation avec ses interventions, cela n'a pas du tout opéré. Les entretiens préliminaires restent donc une étape incontournable, et l'acte doit aussi attendre certaines coordonnées...

Prenons le cas de Mélodie : dans un premier entretien, elle manifestait déjà beaucoup de résistances et ne présentait pas des coordonnées transférentielles suffisamment installées pour recevoir une interprétation, qui a été qualifiée d'un « je n'avais jamais fait ce rapprochement » et ensuite de « vos trucs sur le sommeil »... En savoir un peu plus sur ce qui se manifestait pour elle n'étant pas son option (elle savait pourtant mon option de travail et avait accepté de venir me rencontrer), elle souhaitait des solutions concrètes et du « prêt à appliquer ». Le cas ne sera pas détaillé davantage pour des raisons de confidentialité, mais il vise à montrer comment une interprétation, peut-être trop hâtive, si elle provoque un affect, peut aussi venir renforcer une défense au savoir et provoquer une sortie avant même qu'une entrée se soit envisagée !

Donc, si un analyste peut avoir une responsabilité dans la suspension d'une cure ou dans l'empêchement de sa mise en place, pourquoi n'aurait-il pas sa responsabilité aussi pour que cela s'éternise ?

Je reviens sur la question de l'acte et du désir de l'analyste : je me suis longtemps dit que ce désir inédit pouvait répondre à cette formule issue de ma formation initiale, médicale et psychiatrique : « Il n'y a pas obligation de résultats mais il y a obligation de moyens à mettre en œuvre. » Le désir de l'analyste n'est-il pas cette coordonnée qui doit absolument permettre le déroulement de la cure et ne pas la mettre en échec ?! Et chaque moyen à mettre en œuvre relevant du désir ? Mais c'est aussi une coordonnée délicate, car pour qu'un désir soit toujours éveillé, sans s'infléchir, il doit être solide !

Si j'en viens à mon expérience personnelle, il y a eu des moments où j'ai perçu certains fléchissements de la part de l'analyste, et des moments de ressaisissement : on peut toujours dire que ce sont mes interprétations, projections, élucubrations, mais les analysants ne sont pas des idiots et perçoivent aussi des choses, qui peuvent rester énigmatiques ou non... Cela fait partie du travail, et c'est parfois inévitable dans certaines petites communautés de travail. Mais cela n'empêche pas le travail, quand la détermination de l'analysant est vraiment engagée. Je ne parlerai pas en détail d'un moment qui reste crucial dans mon expérience, car ce n'est pas le lieu pour l'exposer, mais une manifestation, relevant du subjectif de l'analyste, a mis au jour ce qu'il en était de mon désir d'analyste. Son ressaisissement a permis une élaboration de ce moment et de cette surprise qui surgissait là, surprise pour les deux : à un autre moment, serais-je revenue ? La conclusion de cette cure ne pouvait s'imaginer hors de ce lieu et hors de cette présence qui a permis que cela se déroule...

Quand il y a un psychanalyste sans *du* psychanalyste, ce n'est pas identique : *du* psychanalyste n'implique pas le Un unitaire, le tout et le tout le temps. Sur les 16,333... jours, les moments cruciaux ont convoqué *du* psychanalyste, mais de longs moments se sont déroulés pour le sujet analysant à se confronter au sens, à l'histoire, aux événements de vie qui traversent aussi le temps de la cure, aux expériences subjectives qui peuvent nécessiter du temps à différents moments de la logique... La cure ne met pas à l'abri de la contingence extérieure, ni de la contingence interne à la cure.

Accepter est un terme qui fut utilisé lors de la dernière séance de ce séminaire : il faut accepter toutes les modalités qui retardent, qui entament le temps de déroulement, qui obéissent aussi aux résistances de l'analysant... Tant que ce n'est pas l'analyste qui se pose en résistant au

déroulement de la cure par des interventions issues de sa subjectivité, ou en voulant trop faire de la psychanalyse appliquée : Rosine en a fait les frais dans sa première tentative. La question mérite d'être posée : trop de connaissances pourraient-elles venir boucher ou en tout cas encombrer l'acte ou la conduite de la cure ?

Pour revenir à Freud, je relisais son texte *La Question de l'analyse profane* ⁴. Il y explique au Candide qui lui pose des questions comment se déroule l'analyse et les concepts. Il n'est pas contre la durée, quant à lui : « La magie réclame la rapidité, l'instantanéité du succès. Mes cures analytiques exigent des mois voire des années »...

Quel autre meilleur exemple que celui de Anna G., dont la petite-fille a édité les traces de ses notes de son analyse avec Freud. La demande d'analyse par courrier faite par Anna G. a trouvé pour réponse le 23 mars 1921 : « Je ne peux vous accepter avant de savoir si mes honoraires vous conviennent et si votre calendrier m'agrée, points sur lesquels vous ne vous êtes pas prononcée... mais je ne prends personne qui ne puisse rester jusqu'au 15 juillet. Ce dernier point à lui seul est déterminant ⁵ [...]. »

Mais revenons à la question de l'analyse profane. Freud dit aussi qu'il faut privilégier « le choix de noms courants au lieu de vocables grecs sonores ». Il ajoute : « Mes doctrines doivent être comprises par nos malades ⁶. » Cela se discute, il me semble. Mais ce souci que Freud souligne de rendre le discours autour de la psychanalyse accessible n'est pas complètement inutile, et peut-être Lacan, en situant l'échec de son enseignement pour une part dans le fait qu'il ne se soit adressé qu'à des psychanalystes, y répond-il aussi. Dans le *Petit discours aux psychiatres*, il s'efforce de ne pas être aussi opaque que dans ses *Écrits*, ou même dans ses séminaires.

Car le psychanalyste est chevronné, certes par son expérience, la pratique qu'il a, mais aussi par le travail théorique qu'il a fait au fil des années, devenant lui-même théoricien parfois, proposant des hypothèses. Tout ce travail théorique ne l'éloigne-t-il pas aussi parfois de l'expérience ? Je me souviens toujours, lors d'une de mes premières incursions dans des journées nationales de psychanalyse, au siècle dernier, et au millénaire dernier ! d'une intervention qui m'avait mise dans un état de perplexité intense : normal quand on entend des lacaniens intervenir et ne s'adresser finalement qu'à des psychanalystes, chevronnés ou non ! J'en étais ressortie en me disant : « L'analyse lacanienne, c'est cela », très désappointée, puis par la suite je m'étais dit : « Ce que je dis en cure, il peut en être traduit cela, avec ces termes-là, ou bien devrais-je en arriver à parler comme cela dans ma cure ? »

Au fil des années, bien sûr, les choses ont un peu changé, bien que j'aie toujours été très réservée à théoriser dans ma cure, me disant que ce n'était pas le lieu, ni le but (au début, je me refusais même des lectures de textes psychanalytiques pour que cela ne parasite pas mes associations !). Mais ce qui peut aussi gêner, dans l'inflation de concepts, d'interprétations ou d'hypothèses proposées, ce sont les tentatives de formaliser la fin de la cure : en moins de vingt ans, j'ai entendu parler de modes de fin avec l'identification à l'analyste, la traversée du fantasme, l'identification au symptôme, et de la fin avec l'inconscient réel... Autant de propositions qui doivent tout de même aussi avoir des effets dans la conduite d'une cure. Je n'ai pas encore connu cette période-là, de fin logique de cure, avec les analysants que je reçois, car ma pratique de « jeune » analyste ne m'en a pas donné l'occasion encore (je n'ai d'exemples que des interruptions).

Il me semble que cela rejoint un peu ce qui se disait lors des publications des cartels de la passe et lors de discussions de séminaires d'École d'années précédentes : il ressortait qu'il ne fallait pas que le cartel de la passe ait une écoute trop orientée, cherche trop à entendre ce qui devait être entendu pour être institutionnellement ou « doctrinement » recevable, mais qu'il devait rester finalement disponible à la surprise ⁷.

La disponibilité à la surprise n'est pas si simple que cela à cultiver... Le précepte premier de Freud fait partie certainement des conseils auxquels ne pas déroger : aborder chaque nouvelle cure en oubliant tout des cures précédentes ou en cours. Je me demande s'il ne faudrait pas aussi oublier un minimum de connaissances théoriques : pour ne pouvoir que s'en servir. Même si l'enseignement donne quelques lignes qui se sont dégagées à partir de la clinique, sur les structures notamment, il est nécessaire de ne pas faire se superposer les cures d'obsessionnels ensemble, ou les cures d'hystériques... même si l'on est tenté de dire : « Ah, les cures d'obsessionnels, c'est parti pour un moment ! »

Alors, en reprenant tous ces commentaires, remarques, questions, qui restent actives, qu'en tirer ? La nécessité de maintenir la question de la formation de l'analyste au travail, et cela me semble le fait dans les écoles diverses, avec leur propositions diverses aussi (formation avec tant d'années d'analyse didactique, études de textes et supervision de plusieurs cas, le tout pour faire un analyste en huit ans, je crois), mais la nécessité de ne pas minimiser le travail dans l'espace de contrôle ou de supervision (ne s'autoriser que de soi-même ne veut pas dire s'isoler et rester avec soi-même), qui maintient les questions aussi au travail, et de se confronter aux dispositifs institutionnels existants : la passe, la mise en commun du travail

autour des textes. C'est une manière aussi de se confronter aux « quelques autres » congénères qui ne sont pas là en tant qu'experts des psychanalystes arrivant dans la communauté, mais qui ont participé au mouvement, à la mise en place de l'institution.

Bref, tout ce qui peut maintenir éveillé, ouvert à la surprise...

Mots-clés : durée, enseignement, désir de l'analyste, responsabilité de l'analyste.

*↑ Intervention au séminaire EPFCL « La durée des analyses, ses raisons », à Paris le 4 décembre 2014.

1.↑ Voir son article dans ce même *Mensuel*.

2.↑ J. Lacan, *Petit discours aux psychiatres*, Cercle psychiatrique Henri Ey (Sainte-Anne), inédit, 10 novembre 1967.

3.↑ J. Lacan, « Introduction de Scilicet au titre de la revue de l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 283 : « Tu peux savoir maintenant, que j'ai échoué dans un enseignement qui ne s'est adressé [...] qu'à des psychanalystes [...] j'ai échoué à rompre le mauvais charme qui s'exerce de l'ordre en vigueur dans les Sociétés psychanalytiques existantes, sur la pratique de la psychanalyse et sur sa production théorique, l'une de l'autre solidaires. »

4.↑ S. Freud, *La Question de l'analyse profane*, Paris, PUF, 2012. Ce texte a été écrit dans un contexte particulier, pour défendre la pratique de l'analyse par des non-médecins, à la suite d'un procès intenté contre T. Reik par un patient américain. Il consiste en un échange entre Freud et un personnage candide qui questionne et essaie de comprendre peu à peu les enjeux de la psychanalyse.

5.↑ G. Anna, *Mon analyse avec Freud*, Paris, Aubier Psychanalyse, 2010, p. 21.

6.↑ S. Freud, *La Question de l'analyse profane*, op. cit.

7.↑ C. Pascual, « Contribution du cartel n° 2 dans Enseignements des cartels de la passe, janvier 2010 », *Wunsch*, bulletin international de l'EPFCL, n° 9, mai 2010. Je cite le passage sur la surprise : « Une fois posées ces questions, je veux traiter de ce que je n'attendais pas, ou en tout cas, tel que j'ai pu le constater, et que pourtant j'ai eu la surprise de trouver. J'ai trouvé ce que j'appellerais une démonstration, par rapport à une logique de la cure qui tient d'une part à une logique signifiante du sens, et d'autre part à des discontinuités signifiantes dans le discours du passant par rapport à cette logique. »

Éliane Pamart

De l'analyse à la passe, paradoxes et butées *

« Il faut le temps ¹ » pour que « le moment de conclure ² » advienne... autre manière de paraphraser le fameux « Wo Es war, soll Ich werden » de Freud ou bien encore de rappeler l'apologue des trois prisonniers où Lacan distingue les trois temps logiques : le temps de voir, celui de comprendre et enfin celui de conclure pour revenir sur les pas de Sylvana Clastres.

Les témoignages d'analyse ne mettent-ils pas en évidence qu'il y a différentes manières de scander ces temps logiques, selon une ligne continue avec le même analyste, ou dans la discontinuité de plusieurs tranches toujours avec le même analyste, ou bien encore par une succession de plusieurs tranches avec changement d'analyste à chaque fois, voire avec une interruption entre deux ?

Ainsi, le temps se fait tour à tour butée et paradoxe, puisque sans sa durée, il n'y aurait pas d'analyse... À chaque étape un temps requis et nécessaire pour parvenir à une conclusion de ce parcours analytique.

Si j'ai introduit la passe dans mon titre, c'est aussi pour souligner le paradoxe entre la durée des analyses et le temps compressé, inhérent à la procédure de la passe, qui a pour fonction de ramasser en quelques entretiens, voire un seul, la production analytique du passant, comme Marc Strauss le soulignait dans l'introduction de ce séminaire.

J'ai trouvé dans la XXXIV^e conférence de Freud de 1932, intitulée « Éclaircissements, applications, orientations ³ » à propos du traitement psychanalytique « qui exige un temps d'une longueur disproportionnée » ces indications pour répondre à la critique sur la durée des analyses : « À cela il faut répondre que les changements psychiques ne s'accomplissent que lentement ; s'ils surviennent rapidement, soudainement, c'est mauvais signe. Il est vrai que le traitement d'une névrose grave s'étend facilement sur plusieurs années, mais demandez-vous, en cas de succès, combien de temps aurait duré la souffrance. Vraisemblablement une décennie pour chaque année de traitement : c'est-à-dire que l'état de maladie – comme nous voyons si souvent chez des malades non traités – n'aurait jamais

disparu. Dans bien des cas, nous avons des raisons de reprendre une analyse après un grand nombre d'années parce que la vie a développé, devant des occasions nouvelles, de nouvelles réactions malades ; entre-temps toutefois notre patient a été en bonne santé. Cela vient de ce que la première analyse n'avait pas fait apparaître toutes ses dispositions pathologiques, et qu'il était naturel que l'analyse s'arrêtât, le succès une fois obtenu. Il y a aussi des gens gravement handicapés qu'on conserve toute leur vie sous garde analytique et qu'on reprend de temps en temps en analyse, mais ces personnes seraient, sans cela, absolument incapables de vivre et il faut se féliciter qu'on puisse les maintenir sur pied par ce traitement fractionné et récurrent. L'analyse des troubles de caractère exige aussi de longues périodes de traitement, mais elle est souvent couronnée de succès, et connaissez-vous une autre thérapie par laquelle on pourrait ne serait-ce que s'attaquer à cette tâche ⁴ ? »

Il me semble que Freud savait déjà ce qu'il en était de ces diverses manières d'appréhender une analyse et qu'il ne s'offusquait nullement de la durée des analyses ni de leurs diverses modalités. Nous pouvons déjà retenir qu'il n'avait établi aucune norme quant à la durée d'une cure, la seule boussole qu'il s'impose dans ce texte concerne l'état de l'analysant : qu'il puisse « vivre », qu'on puisse le « maintenir sur pied », peu importe la durée du traitement, incluant cette notion de « garde analytique » qui pourrait bien justifier la longueur de certaines analyses. N'est-ce pas toujours d'actualité ?

Lacan, quant à lui, nous rappelle dans sa préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* ceci : « La psychanalyse a, depuis qu'elle ex-siste, changé. Inventée par un solitaire, théoricien incontestable de l'inconscient (qui n'est pas ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire), elle se pratique maintenant en couple ⁵. »

Or le couple analytique, pas plus que le couple dans la vie, n'est à l'abri des ruptures. Rupture analytique qui fait résistance, comme le souligne Sybille Guilhem ⁶, quand l'analysant est confronté à une interprétation inadéquate, venue prématurément ou brutalement, ce qui le précipite dans une rupture du lien transférentiel concomitante à la chute du sujet supposé savoir.

Mais cette butée n'est-elle pas paradoxalement l'occasion de poursuivre autrement l'analyse et d'en écrire une nouvelle page à partir de ce réel sur quoi l'analysant a reculé ? Ce faisant, confronté à ce « trouma » analytique, qui vient redoubler le trauma d'origine, il en redouble le temps,

celui de couvrir puis de re-découvrir, soit le temps logique de voir et de comprendre l'enjeu du sujet face à ce réel, c'est-à-dire sa position éthique.

Distinguons le transfert à l'analyste du transfert à la psychanalyse, même si les deux impliquent l'amour qui s'adresse au savoir.

Une succession de plusieurs tranches d'analyse prolonge sa durée, puisque les enjeux de l'analyse changent à chaque étape à partir de l'expérience de la précédente. Mais précisément la passe permet ce travail d'écriture, nouant la conclusion à la demande initiale en y mettant un terme. S'il y a une fin de transfert et une conclusion à chaque cure, la passe permet une mise en lumière sur l'ensemble du parcours analytique, ce qui fut ma grande surprise dès la rencontre avec le premier passeur. En un éclair, une logique se dégageait entre chaque tranche d'analyse, ce qui pourrait justifier la hâte des analysants à s'engager dans cette procédure.

Dans l'après-coup, il est possible de dire que si la fin de l'analyse se présentait comme indissociable de la passe, c'était précisément pour en ordonner sa logique, depuis le premier rendez-vous, et cela malgré les trois tranches d'analyse effectuées avec trois analystes différentes quant à leur modalité d'engagement dans la psychanalyse. Avant la passe, ces trois étapes de l'analyse m'apparaissaient complètement dissociées, sans lien, indicibles, notamment la première que j'avais oubliée, la seconde où je me demandais ce que j'avais fait, avec le sentiment de m'y être perdue, et la troisième, certes plus récente, qui me restait gravée en mémoire comme la claque d'une vague inattendue qui emporte avec elle le transfert, met à plat le fantasme, vous laissant sur la plage comme objet de jouissance que vous avez été pour l'autre, mais qui a le mérite de vous réveiller, délesté du poids du réel de la vie.

D'où mon titre : « De l'analyse à la passe, paradoxes et butées ».

Si je savais ce qui m'avait conduite chez la première analyste, je savais également que je l'avais quittée après une erreur de maniement du transfert qui m'avait fait entrevoir prématurément l'horreur de savoir de la castration, ce qui justifiait que la seconde analyste me fasse déjà appel alors que j'étais à la recherche d'une école de psychanalyse et que je m'inscrivais à la section clinique. La recherche d'une école de psychanalyse pour m'orienter dans ma clinique, me former à la pratique analytique m'apparaissait dès lors indispensable, là où cette première analyste se montrait réticente. Bien que d'orientation lacanienne, elle justifiait sa position du fait de ses expériences passées, où elle soulignait le « panier de crabes » qu'il fallait contourner, m'incitant à travailler ailleurs que localement.

Les événements quelques années plus tard lui donneront raison, mais en écoutant des collègues de régions ou de pays différents, comme à l'assemblée générale des Journées internationales de l'EPFCL, en juillet dernier, on s'aperçoit que l'obsécinité imaginaire finit toujours par envahir les groupes autour de quelques-uns, où l'Un fait le maître avec ses disciples analysants pour se référer en premier lieu à Freud avec son cercle viennois. On retrouve ici la problématique « des groupes contre(nt) l'École » que Sidi Askofaré soulignait à Toulouse voici quelques années. Est-ce inhérent aux groupes analytiques, aux écoles de psychanalyse ? Disons qu'ils n'y échappent pas, mais comment faire et quelle est l'incidence dans les cures ?

En ce qui me concerne, j'avais choisi cette première analyste parce qu'elle était la seule du dispositif universitaire de cette ville à travailler sur les textes de Lacan, envers et contre tout, puisqu'elle était régulièrement menacée d'exclusion pour cette raison. Nous étions quelques étudiants à apprécier sa position éthique et nous suivions ses cours d'une année sur l'autre. Le transfert étant déjà établi, je prenais rendez-vous après l'annonce d'« une longue maladie », comme on dit, d'un être cher, un de ceux qui avaient le plus compté au cours de mes premières années. C'est donc la rencontre de la maladie, du réel de la mort, qui me précipita en analyse, mais que j'avais oubliée depuis le temps de ma première rencontre analytique.

Alors que je m'angoissais sur ce que je pourrais bien dire de ce début d'analyse, un rêve paradigmatique s'imposait et qui, de fait, était à l'origine de la fin de cette première tranche d'analyse. Ce rêve qui avait été un cauchemar a été suivi d'une interprétation qui faisait intrusion avec une violence inouïe, assimilable à une interprétation sauvage, ce qui suscita sidération puis colère, mais eut le mérite de faire coupure avec cette souffrance, non sans provoquer une fin de transfert et le refus désormais de rapporter des rêves, préférant blablater. Mais cette confrontation à l'insupportable n'est-elle pas à l'origine de l'oubli de cette première expérience analytique ?

Paradoxalement, à cette première butée de l'analyse qui donnait un aperçu de l'inconscient au travail et de la subtilité de ses formations, soit le temps de voir, s'enchaînait le rêve qui a déterminé le choix de la seconde analyste et qui présidait au début de cette analyse. Notons que cette analyste venait de perdre un être cher et qu'il est question dans ce rêve du chagrin d'une femme qui vit une séparation.

Ce rêve trace les chemins du savoir de cette seconde étape de l'analyse, qui permettra d'élaborer les coordonnées de la perte inhérente qu'impliquait le précédent deuil, tout en ouvrant un autre volet des coordonnées subjectives qu'il masquait jusque-là. Désormais, je pouvais inscrire mon

travail dans une école de psychanalyse en travaillant en cartel, participant localement aux activités de l'école concernée.

C'est donc bien la perte et le deuil qui sont aux commandes de ce choix transférentiel, ce qui ne m'était pas apparu aussi clairement avant ce premier entretien de passe, puisque j'avais oublié le parcours de la première analyse, ne gardant en mémoire que la douleur et la disjonction de deux signifiants, celui du cauchemar et celui de l'interprétation de l'analyste.

Toutefois, cette première expérience analytique m'incitait à m'adresser exclusivement à des analystes membres d'une école de psychanalyse, sans pour autant me leurrer sur leur garantie. Mais une école de psychanalyse offre un choix moins hasardeux, multipliant les possibilités de rencontre de ceux-ci lors de ses activités, où la contingence peut contribuer à déterminer un choix, à l'insu du sujet lui-même, comme en témoigne cette deuxième rencontre avec ce premier rêve qui l'inaugure. Lacan nous rappelle que « l'inconscient est le témoignage d'un savoir en tant que pour une grande part il échappe à l'être parlant ⁷ ».

Durant cette seconde analyse, je serai de nouveau confrontée à des deuils importants, ainsi qu'à une succession de problèmes institutionnels où mon analyste était impliquée, du fait de ses fonctions au sein de l'École, et qui m'amèneront à penser décider de l'arrêt de l'analyse par déception et lassitude. La désignation de passeuse arrivera, relançant mon désir de travail, mais il sera trop tardif et bien vite contrarié par le tumulte grandissant autour de mon analyste au sujet du fameux cartel de la passe qui divisait l'école et qui aura des effets délétères sur le transfert. En effet, si la crise institutionnelle avait entamé le transfert, elle avait aussi fait sortir l'analyste de « ses gonds », c'est-à-dire aussi de sa fonction, pressée d'en finir, exaspérée par le réel de l'institution.

Moyennant quoi, je savais que mon analyse n'était pas terminée, que j'y reviendrai mais loin de ces querelles institutionnelles et politiques qui m'apparaissaient incompréhensibles, impossibles pour des psychanalystes, me faisant opter pour quelques années sabbatiques, approuvant les dires de ma première analyste.

Cependant, me détournant de la psychanalyse, j'enchaînais une série de passages à l'acte. La création des Forums sera l'occasion de reprendre contact avec cette seconde analyste, mais, si une connivence amicale s'était installée, la reprise de la cure s'avérait impossible, m'amenant à frapper à la porte de la troisième analyste, qui sera le lieu où je pourrai enfin dire ma douleur, ma déception sur le plan tant personnel qu'analytique, tout en interrogeant ma part de responsabilité dans ces choix successifs.

Je misais le tout pour le tout d'un transfert massif, par déception des précédents ; cette analyste-là ne pouvait pas défaillir du fait de son expérience au sein des écoles de psychanalyse. Évidemment, ce choix correspondait également à des coordonnées plus subjectives où le signifiant « école » était engagé.

Après une visite et un remaniement de la précédente étape, je pouvais enfin inscrire mon travail dans l'École, investir la vie institutionnelle et conclure mon analyse malgré des désaccords avec certaines décisions institutionnelles qui ont pu me décevoir et qui n'ont pas été sans incidence sur la fin de l'analyse.

Un analyste qui a chance de répondre, c'est celui qui supporte les égarements passés et qui transmet par son acte du bien-dire le désir de savoir, ce désir qui maintient au travail dans une école. Prendre l'option de s'en tenir là relève de l'acte de l'analysant. Ainsi, il aura fallu ces trois étapes successives, trois rencontres d'analyste, pour conclure qu'il n'y a rien à attendre de l'Autre ; saisir qu'il n'a que l'existence qu'on veut bien lui prêter, *via* le transfert, l'expérience institutionnelle venant contribuer au dévoilement du fantasme et à cette chute du sujet supposé savoir. Notons que celle-ci se caractérise par un changement de position du sujet qui désormais n'est plus régie par son fantasme.

Pour autant, existe-t-il une école idéale ? Si l'École vise la transmission de la psychanalyse, comment la faire fonctionner ?

Alors, ces diverses incursions institutionnelles ou politiques qui s'invitent dans les cures ne font-elles pas partie intégrante de la formation des analystes comme indice de la non-garantie ? « Pas d'Autre de l'Autre » nous dit Lacan. En effet, pas moyen d'échapper à cet être pour la mort, ni l'analyste ni la psychanalyse ne peuvent en protéger l'analysant et c'est même à sa confrontation qu'ils le conduisent.

La conclusion d'une analyse ne vise-t-elle pas, au-delà de « l'assomption de la castration », la perte de l'innocence face à un Autre qui protégerait du réel, quel que soit le réel en question pour chacun ? Lacan nous a enseigné que l'on s'habitue au réel, mais il faut du temps pour le repérer, pour s'y faire, comme il le souligne dans *Le Moment de conclure*.

La durée des analyses ne tient-elle pas à ce refus pour chaque sujet de s'y confronter ? Ce faisant les analyses durent.

Mots-clés : réel, durée des cures, fantasme, transfert, sujet supposé savoir.

*[↑](#) Intervention au séminaire EPFCL « La durée des analyses, ses raisons », à Paris, le 4 décembre 2014.

1. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 426.

2. [↑](#) J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit.

3. [↑](#) S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard (NRF), 1989, p. 209.

4. [↑](#) *Ibid.*

5. [↑](#) J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 571.

6. [↑](#) Voir son article dans ce même numéro du *Mensuel*.

7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1973, p. 126.

SÉMINAIRE

Séminaire Champ lacanien à Paris

*Faire lien social
dans le discours contemporain ?*

Laurence Mazza-Poutet

De la ségrégation au camp : se réduire à son corps *

« La civilisation a fait un pacte avec la barbarie ¹. »

« La troisième facticité, réelle trop réelle, assez réelle pour que le réel soit plus bégueule à le promouvoir que la langue, c'est ce que rend parlable le terme du : camp de concentration, sur lequel il nous semble que nos penseurs, à vaguer de l'humanisme à la terreur, ne se sont pas assez concentrés.

Abrégeons pour dire que ce que nous en avons vu émerger, pour notre horreur, représente la réaction de précurseurs par rapport à ce qui ira en se développant comme conséquence du remaniement des groupements sociaux par la science, et nommément de l'universalisation qu'elle y introduit.

Notre avenir des marchés communs trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation ². »

C'est de cette phrase de Lacan que je prendrais mon départ. Cette troisième facticité réelle, après la symbolique et l'imaginaire, Lacan la formule dans un texte qui traite du psychanalyste de l'École et de la passe.

Les nazis sont des précurseurs, dit-il, dans leur réaction, leur réponse face à ce qui ira en se développant, et il se réfère là aux remaniements des groupes sociaux par la science et l'universalisation qu'elle y introduit. Trois signifiants ont retenu mon attention : la science, la ségrégation et l'universalisation. Ces trois-là dansent une danse infernale dont le tempo est donné par le discours du capitalisme. Dire comment ils se nouent dans la civilisation, avec pour conséquence le dérèglement des liens sociaux, c'est ce que j'ai tenté de faire pour répondre à la demande de ce séminaire.

La science

Les quatre discours, qui nomment quatre liens sociaux, sont orientés par la prise en considération par Lacan de la catégorie du lien social, du réel et de ce qu'il appelle le champ lacanien, le champ de la jouissance. Je ne reviens pas sur l'élaboration des discours que vous connaissez, je préciserai

simplement que le discours est un traitement de la jouissance. Bernard Nominé l'écrit ainsi : « Cette jouissance c'est ce que l'agent de chaque discours voudrait maîtriser mais qui lui échappe ³. » Il y a des places dans les discours, de la circulation à l'intérieur de chaque discours, et de la circulation entre les discours ; on peut passer d'un discours à l'autre par rotation d'un quart de tour. Dans chaque discours, entre la production et la vérité il y a la barrière de l'impossible.

Un simple « glissement » transforme le discours du maître en discours capitaliste, du fait de l'inversion du S1 et du S barré et de l'inversion de la flèche. De ce fait, disparaît la barrière de l'impossible entre vérité et production, et, de plus, il n'y a plus de place de commandement du discours, ce discours fonctionne en circuit fermé et continu, cela ne s'arrête pas, ce qui fait dire à Bernard Nominé que « c'est un faux discours ⁴ ». Mais les conséquences de ce glissement sont plus importantes encore : forclusion de la castration et mise au rencart des choses de l'amour. Avec la disparition des places qui caractérisaient chaque lien social deux à deux, le lien social disparaît puisqu'il n'y a plus d'adresse. Cette conséquence fait dire à Lacan : « Il n'y a qu'un seul symptôme social : chaque individu est réellement un prolétaire, i. e. n'a nul discours pour faire lien social, autrement dit semblant ⁵. » C'est là que prend place le discours de la science, qui n'est pas un des quatre discours, à proprement parler, à l'intérieur même, si j'ose dire, du discours capitaliste.

L'expression « discours de la science » ne peut être séparée de la construction par Lacan de la catégorie des discours et de l'invention du discours capitaliste par Lacan à Milan en 1972.

La science n'est pas le discours de la science. Sidi Askofaré définit ainsi le nouage de la science moderne comme savoir et ses effets : « Le sujet de la science – et son universalisation –, les objets que cette science met au jour ou produit, ses incidences symboliques, imaginaires et réelles dans la société et la culture : ruine du maître et des signifiants, effet de ségrégation [...] également des jouissances ⁶ [...] », et il ajoute : « Lacan a fini par identifier la science à la pulsion de mort. D'où également toute une série de questions sur les effets d'un tel projet et de la volonté de maîtrise qui l'anime quand l'objet n'est plus la Nature mais les sujets humains et les sociétés ⁷. »

Quand la science s'attaque à l'humain cela donne les camps d'extermination, enfants monstrueux du mariage de la science et de la technique dans le capitalisme. C'est Zygmunt Bauman qui a le mieux précisé la modernité de la Shoah dans son livre *Modernité et Holocauste*. Il y relève les liens

de la science et de la technique et de l'organisation de l'État : « L'holocauste était le résident légitime de la maison modernité et n'aurait été vraiment chez lui nulle part ailleurs ⁸. » « Quant à la science, elle était dépourvue de valeurs, la science n'a pas de valeur ⁹ », elle s'applique, c'est tout.

On a longtemps déploré que la Shoah ait eu lieu dans un pays hautement civilisé et de grande culture. Malgré le paradoxe apparent, c'est précisément là que le pire a eu lieu, et si l'on en croit Freud c'est bien à la hauteur de ce qu'elle refoule. « C'est la barbarie avec la civilisation [...] barbarie et civilisation s'inscrivent dans le même processus traversé par un conflit ¹⁰. » Il ne s'agit pas d'une régression, mais de quelque chose de nouveau dans la civilisation.

Les nazis sont des précurseurs. Ils se sont attaqués au corps de leur victime, « c'est par le corps qu'on l'a ¹¹ » dit Lacan, si le prolétaire est un « dépossédé du lien social ¹² », alors il est réduit à son propre corps, et cela n'est pas sans conséquence, j'y reviendrai.

La ségrégation

Lacan prédit les effets de ségrégation et la montée du racisme du fait de l'universalisation, de la massification introduite par la science : « Dans l'égarément de notre jouissance, il n'y a que l'Autre qui la situe, mais c'est en tant que nous en sommes séparés. D'où les fantasmes, inédits quand on ne se mêlait pas. Laisser cet Autre à son mode de jouissance, c'est ce qui ne se pourrait qu'à ne pas lui imposer le nôtre, à ne pas le tenir pour un sous-développé. S'y ajoutant la précarité de notre mode, qui désormais ne se situe que du plus-de-jouir, qui même ne s'énonce plus autrement, comment espérer que se poursuive notre humanitarisme de commande dont s'habillaient nos exactions ¹³ ? »

Marc Strauss définit ainsi le racisme en question, c'est le racisme des jouissances : « Il s'agit des races de jouissances [le racisme comme racisme des jouissances], c'est ce qu'il épingle en 1967, comme bafouillages sur la question. [...] Les exactions mentionnées dans *Télévision* trouvent là leur forme, indubitablement appelées à se répéter ¹⁴. » J'y ajoute les dernières lignes du séminaire ...*Ou pire* : « Sachez que ce qui monte, qu'on n'a pas encore vu jusque ces dernières conséquences, et qui lui s'enracine dans le corps, dans la fraternité des corps, c'est le racisme ¹⁵. » Fraternité et racisme, cela peut sembler à une lecture paresseuse un oxymore. Pour Lacan, nous ne sommes frères de notre patient que parce que nous sommes tous des fils du discours analytique ¹⁶, fraternité et ségrégation marchent ensemble, pas sans le corps. Notre avenir des marchés communs, c'est là, l'extension de

la ségrégation, et là, la ségrégation mène au camp de concentration. Il ne faut pas confondre ici camp de concentration et camp d'extermination, la distinction est ici fondamentale.

Mais dans l'article « Préface à une thèse », dans une note de bas de page, Lacan écrit que « le refus de la ségrégation est naturellement au principe du camp de concentration ¹⁷ ». Là aucune contradiction, malgré l'apparence, avec ce qui précède, ségréguer c'est mettre à l'écart, le camp de concentration est le modèle de ce refus, avec son au-delà le camp d'extermination. Bauman ne dit pas autre chose quand il constate qu'après l'ouverture des ghettos l'assimilation rendait les juifs indiscernables : « La modernité nivela les différences, tout au moins leur apparence extérieure, et l'étoffe même dont sont faites les distances symboliques entre groupes séparés sur un mode ségrégatif ¹⁸. »

Lacan enfonce le clou, dans le *Séminaire XVII*, il réfère la fraternité à la ségrégation : « Je ne connais qu'une seule origine de la fraternité – je parle humain, toujours l'humus, c'est la ségrégation [...]. Tout ce qui existe est fondé sur la ségrégation, et au premier temps la fraternité ¹⁹ » ; et encore : « On n'en a jamais tout à fait fini avec la ségrégation [...]. Rien ne peut fonctionner sans cela – qui se passe ici, en tant que le *a*, le *a* sous une forme vivante, toute fausse couche qu'elle soit, manifeste qu'elle est l'effet du langage ²⁰. » Nous sommes isolés ensemble, isolés du reste, du fait de la jouissance, Lacan renvoie ici au mythe de *Totem et tabou*, au « ils se découvrent frères ». Dans le séminaire *L'Angoisse*, Lacan, revenu des sports d'hiver, les qualifie de « sorte de camp de concentration pour les vieux », la ségrégation est partout, et de qualifier d'« ère de moralisation crétinisante ²¹ » la période qui a suivi la fin de la guerre.

De toutes ces citations je conclus qu'il y a une ségrégation de structure, comme effet de la structure de langage et de la jouissance interdite. Les frères se découvrent tels à cause du meurtre du père et de ses conséquences sur la jouissance rejetée et interdite, de même que la mère, mais la jouissance des autres femmes est permise. La ségrégation de structure est issue du lien social langagier, c'est le « ensemble mais séparés ».

Le discours de la science impliquerait une autre forme de ségrégation, à mettre en relation aussi avec la question de l'universel. Cela peut se dire ainsi : comment faire entrer la singularité du sujet dans l'universel qui rejette le sujet ? Restent les corps.

L'universel

Dans *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique*, Jean-Claude Milner s'appuie sur les formules de la sexuation de Lacan pour dénoncer les « pièges du tout ²² ». Il s'autorise l'extension des formules à « d'autres noms que celui d'homme et de femme et à d'autres fonctions que la fonction phallique ²³ », il transpose la version du tout et du pas-tout dans le champ social.

Le tout suppose pour être qualifié de tout une limite : pour tout x $F(x)$, il existe un x qui dit non à la fonction. Il y a un x pour lequel la fonction ne se vérifie pas. Dans la deuxième partie des formules, Lacan postule, côté femme, un tout illimité, il n'existe pas de x pour lequel la fonction ne se vérifie pas. C'est ce que Lacan nomme pas-tout : « Rien d'existant ne vient faire limite de la fonction ²⁴. » Lacan soutient que « l'universel est une idée obscure et confuse ». Milner applique ces formules aux rapports entre la politique et la société.

Milner date la naissance de la société de 1789, qui, dit-il, « détermine une société égale et fraternelle ²⁵ », et cette société, au regard de celles qui l'ont précédée dans l'histoire, la société moderne, est au régime de l'illimité puisque « rien n'existe en droit qui en dise que non. Rien ni personne, n'existe qui fasse suspend de la société ²⁶ ».

La notion d'universel nous vient des Grecs, d'Aristote. Pour Aristote, « tout homme est mortel », définition d'un universel, au un par un, « l'universel se proclame indifférent aux nombreux ²⁷ ». Aujourd'hui, « qui parle de l'universel parle du très nombreux, de l'innombrable ²⁸ ». Comment passe-t-on alors du tout homme est mortel à tous les hommes sont mortels ? Milner explique que c'est là le coup de force de Paul de Tarse, « un nouveau mode d'unification entre le singulier et le versant du pluriel [...] au-delà du dénombrement immédiat ²⁹ ». Le *katholon* d'Aristote (universel grec, qui se traduit par « du point de vue du tout », « le grec nomme le tout, sans nommer l'un [...]. Le tout que nomme le grec se situe du côté de l'intégralité [...]. La différence entre le multiple perd sa pertinence ³⁰ ») devient le catholique de la multiplicité innombrable des croyants, c'est le ni grec ni juif ni esclave ni homme ni femme de Paul : « Nous sommes dans une formule mathématique de l'universel pluriel ³¹ », tous les hommes partagent une communauté de nature, l'universel est la conversion de la multiplicité en tout.

« Puisque la modernité avait intégralement quadrillé la terre habitée, par la guerre mondiale et par le marché du même nom, l'universalité pouvait sortir des rêves et se matérialiser, à condition qu'il se pense à l'échelle du monde ³². » Milner identifie l'universel facile au quelconque, c'est-à-dire

au sans-nom. Il ajoute néanmoins que malgré les apparences l'universel de Paul est un impossible puisqu'il faut attendre la résurrection du Christ pour que le programme s'effectue. Il n'en reste pas moins que ce coup de force donne naissance à ce qu'il appelle l'universel facile.

Qu'est-ce qui objecte à l'universel facile ? C'est le rôle que Milner fait jouer au nom juif, puisqu'à l'anonymat du tout x, qu'il appelle quelconque, le nom juif, non quelconque, fait objection et en paie le prix, celui de l'extermination : « Le nom juif apparaît comme support d'une exception, d'une limite, d'un dire que non à la fonction de la société ³³. » Ce que Milner appelle le nom juif, sa « structure de nom » est essentiellement un nom de première personne, dont le moment fondateur est le « je » du « je suis juif ³⁴ » (Impossible de développer ici plus avant, je vous renvoie à la lecture du livre.) Il me semble donc qu'il faut repérer qu'il s'agit là d'un nom, c'est-à-dire ce qui fonctionne dans un discours, ce nom fût-il ou pas porté par certains, juif est le nom de cette limite. D'ailleurs, si on pousse l'analogie avec les formules de la sexuation, homme et femme sont des signifiants. Ce qui pointe ici c'est un réel inassimilable du nom juif, un reste qui ne se dissout pas ³⁵. Le nom juif c'est ce qui résiste à la devise de l'Empire *toujours, partout, pour tous*, formulée par Peregrinus. Alors Milner ajoute : « Je prends la liberté un instant d'appeler juif celui qui dit non au tripode. À lui de déterminer si ce nom il l'a reçu de ses parents ³⁶. »

L'universel facile verse dans le quelconque, dans le sans-nom. L'universel difficile est celui qui permet non pas l'exception mais que quelque chose fasse objection, permettant de passer du tous globalisant au un par un. Milner ne décrit rien d'autre que l'homogénéisation globale due au discours de la science. La société illimitée n'est-elle pas une autre façon de nommer la forclusion du sujet ? La société est illimitée mais la politique manie des tous limités, ces deux structures entrent en conflit.

La thèse est séduisante et a donné lieu à de grandes controverses à la sortie du livre, dont je n'ai retenu que ce qui sert mon propos : qu'est-ce qui peut maintenir le lien social aujourd'hui ? Est-il pertinent, comme il le fait, d'élargir les formules de Lacan au lien social ? Le psychanalyste est concerné puisque la psychanalyse vise à la singularité du sujet, sans pour autant rompre le lien social, le sujet contre la forclusion du sujet de la société capitaliste. En relisant attentivement « La troisième » de Lacan, on remarque qu'il dit « chaque individu », pour ce qui nous intéresse ici, l'universel, Lacan ne dit pas « tous les individus ».

Être réduit à son propre corps

Si « le lien social suppose d'ordonner les corps ³⁷ » et que ce lien est attaqué par le discours capitaliste, et si le prolétaire n'a rien pour faire lien social, alors le sujet forclos est réduit à son propre corps. Les nazis ont été les précurseurs de cette réduction au corps. La science du moment a développé des caractéristiques biologiques et raciales qui ont mené à l'eugénisme, à la suppression des corps. Il faut aussi penser qu'avant de s'attaquer aux juifs ils ont gazé les malades mentaux (programme T4), programme qu'ils ont été obligés d'arrêter parce que les Allemands ont manifesté. Qu'on pense aux *Lebensborns*, ces pouponnières d'enfants aryens, sait-on que des centaines de milliers d'enfants de l'Est ont été capturés parce qu'ils possédaient les traits de l'aryanité ?

« L'avènement de la conception bouchère de l'humanité ³⁸ » réduit l'être humain non pas à son corps mais à un organisme, à un déchet, et dès lors disparaissent les caractères symboliques des corps. C'est un avènement pour ces précurseurs. Qu'on pense au viol des femmes en Serbie ; le viol a toujours existé mais pas comme une arme de guerre biologique.

Gérard Wajcman pensait que l'art, héritier de ce siècle, était celui qui montrait le rien, les traces... Les activistes viennois du mouvement body art pensaient le contraire. Ils ont donné à voir leurs corps meurtris et martyrisés, en référence à la période nazie, pour dénoncer l'absence de réflexion de l'Autriche de l'après-guerre. Plus près de nous, Orlan filme ses opérations. Alain Vanier écrit justement que « la technique a modifié le corps de l'homme », on peut le modeler, le changer... Il y a une visibilité plus importante des corps (les piercings, les tatouages). Est-ce là la trace, comme un retour du refoulé, laissée par les précurseurs ?

Aujourd'hui, au temps de ce qu'on appelle les meurtres de masse, qu'est-ce qui change ? D'abord ce sont les civils qu'on vise, comme le remarque C. Soler, mais c'était déjà cela du temps des nazis, alors ? Les bourreaux se font exploser avec leurs victimes, ce qui m'évoque le dire d'une patiente : elle s'éclate... S'éclater, maître mot actuel de la jouissance...

Si les nazis ont voulu effacer les traces de leurs forfaits, il me semble que ce qui diffère aujourd'hui c'est la visibilité maximale qui est donnée à ces exactions : les tours jumelles s'effondrent sous l'œil des caméras du monde entier et les images tournent en boucle sur tous les téléviseurs ; les djihadistes filment les décapitations et les balancent sur Internet. Cela appelle le regard et la jouissance qui y est associée, qu'on le veuille ou non, dans un rendez-vous mortifère. C'est là leur force, la captation du regard.

Rendre visible le réel innommable de la mort. L'horreur n'est plus masquée, changement de paradigme ?

Toujours la jouissance est au premier plan, la jouissance innommable réelle, celle qui est au centre de l'expérience analytique. Raison pour laquelle la psychanalyse ne peut pas baisser la garde.

Mots-clés : ségrégation, universel, corps.

* ↑ Intervention lors de l'ouverture du séminaire Champ lacanien, « Faire lien social dans le capitalisme contemporain ? », à Paris le 6 novembre 2014.

1. ↑ S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1986, p. 131.

2. ↑ J. Lacan, « Proposition sur le psychanalyste de l'école », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, p. 257.

3. ↑ B. Nominé, « Discussion avec Link », *Link*, n° 9, Paris, EPFCL, mars 2001.

4. ↑ *Ibid.*

5. ↑ J. Lacan, « La troisième », dans *Autres écrits*, *op. cit.*

6. ↑ S. Askofaré, « Le discours de la science selon Lacan », dans *2001 Lacan dans le siècle, colloque de Cerisy-la-Salle*, Paris, éd. Champ lacanien, 2002, p. 113-114.

7. ↑ *Ibid.*

8. ↑ Z. Bauman, *Modernité et Holocauste*, Paris, La Fabrique, 2002, p. 46.

9. ↑ *Ibid.*, p. 183.

10. ↑ G. Rabinovitch, *De la destructivité humaine*, Paris, PUF, p. 39.

11. ↑ J. Lacan, « Joyce le Symptôme », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 568.

12. ↑ C. Soler, « L'angoisse du prolétaire généralisée », *Link*, n° 9, *op. cit.*

13. ↑ J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 534.

14. ↑ M. Strauss, « Psychanalyse et politique », *Revue de psychanalyse*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2005, p. 126.

15. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 236.

16. ↑ *Ibid.*, p. 235.

17. ↑ J. Lacan, « Préface à une thèse », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 395.

18. ↑ Z. Bauman, *Modernité et Holocauste*, *op. cit.*, p. 107.

19.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 132.
20.  *Ibid.*, p. 208.
21.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 173.
22.  J.-C. Milner, *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique*, Paris, Verdier, 2003, p. 17.
23.  *Ibid.*
24.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 466.
25.  J.-C. Milner, *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique, op. cit.*, p. 21.
26.  *Ibid.*, p. 22-23.
27.  J.-C. Milner, « Une conversation sur l'universel », dans *L'Universel en éclats*, Paris, Verdier, 2014, p. 66.
28.  *Ibid.*, p. 68.
29.  *Ibid.*
30.  J.-C. Milner, *Clartés de tout, de Lacan à Marx, d'Aristote à Mao*, Paris, Verdier, 2011, p. 44-45.
31.  J.-C. Milner, « Une conversation sur l'universel », *op. cit.*, p. 68.
32.  *Ibid.*, p. 82.
33.  J.-C. Milner, *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique, op. cit.*, p. 46.
34.  J.-C. Milner, *Clartés de tout, de Lacan à Marx, d'Aristote à Mao, op. cit.*, p. 40.
35.  Je vous renvoie au livre de François Regnault, *Notre objet a*, Paris, Verdier, 2003.
36.  J.-C. Milner, « Une conversation sur l'universel », *op. cit.*, p. 118 et 127.
37.  C. Soler, *Qu'est-ce qui fait lien ?*, Cours au collège clinique de Paris 2011-2012, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2012, p. 101.
38.  P. Legendre, *Le Crime du caporal Lortie, Traité sur le père*, Paris, Fayard, 1989, leçon VIII.

Marc Strauss

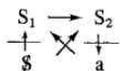
Un discours sans semblant *

Argument : On le sait, Lacan a formalisé en 1972 les discours, au nombre de quatre, comme ordonnant les liens entre les parlants, la psychose se caractérisant d'être hors discours. Il leur en a ajouté un cinquième, dit du capitaliste : en 1974, dans « La troisième », il précise que chaque individu y est un prolétaire, défini comme n'ayant « nul discours de quoi faire lien social, autrement dit semblant ¹ ».

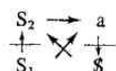
Contradiction d'un discours qui ne serait pas lien social ? Ou paradoxe qui nous invite à considérer les spécificités et les conséquences sur les liens sociaux d'un discours sans semblant.

Milano, 12 maggio 1972
(Alla lavagna/au tableau noir)

Discours du Maître



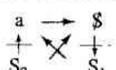
Discours de l'Université



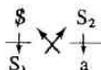
Discours de l'Hystérique



Discours de l'Analyste



Discours du Capitaliste



agent autre
vérité produit

Le sujet parlant, quand il n'est pas égaré, est inscrit dans un discours. Mais de discours, il n'y a pas qu'un. Le drame du parlêtre est qu'il est, depuis son *big bang* constitutif, explosé entre quatre termes, qui ne se définissent qu'à partir de leur place dans les discours, en relation avec les autres. Cela, bien sûr, ne peut se dire que depuis Lacan, à partir de la découverte de Freud. Avec le dernier-né des discours, celui de l'analyste, la ronde enfin se boucle, en débouclant l'accès à la vérité, dont le manque a fait le malaise des *parlêtres* depuis toujours. Le malaise y est logé à sa place, et il se sait irréductible puisque lié à l'impossible qu'instaure la coupure signifiante.

Pour aborder notre interrogation de l'année sur le discours du capitaliste (DC) et les liens, ce qui sous-entend aussi les liens analytiques, deux questions se posent :

1. Quel est l'effet de la domination du DC sur la place que peut occuper le discours analytique (DA) dans le champ des discours ?
2. Quel est l'effet du DC sur le DA lui-même ? Change-t-il l'analyse, sa pratique, sinon sa structure même ?

Mécanique

Pour distinguer ce qui relève de l'ordre du DC, il nous faut d'abord savoir ce que nous entendons par là, c'est-à-dire comment nous le lisons. Pour définir un ordre, il faut un autre ordre de référence, que nous avons puisque nous pouvons, à la suite de Lacan, opposer non pas seulement les discours les uns aux autres, mais le DC aux quatre autres.

Voyons donc ces formules, proposées par Lacan à Milan en mai 1972, que j'ai tirées des archives du site internet de Patrick Valas, que je remercie ici pour son immense travail.

Quelques rappels, puisque nous sommes à notre première séance de l'année. Nous avons quatre termes, quatre places. L'ordre de succession des termes y reste immuable, S1, S2, *a* et \$. De la position de l'un se déduit celle des autres. De plus, les flèches nous montrent que chaque terme est en lien avec d'autres, quitte à emprunter un médiateur. Par exemple, dans le discours du maître (DM), S1 est en lien avec S2 et, par l'intermédiaire de celui-ci, avec *a*.

Si nous considérons les places, nous notons qu'elles peuvent toutes être occupées par chacun des termes, mais seul un discours donne à chacun une place spécifiée. S1 ne peut être à la place d'agent que dans le DM et cela implique que *a* soit à celle de produit, etc.

Il faut préciser que dans un discours donné, excepté le discours capitaliste, une relation est exclue : celle qui aboutirait à la place de la vérité. Cette place cause la ronde des partenaires qui part d'elle, mais il lui est impossible d'y entrer en tant que telle, tout comme aux autres de l'inclure. Elle n'a aucun partenaire dont elle puisse recevoir quelque chose qui aiderait à la définir.

Pour donner un peu de chair à la chose, voyons les effets sur le sujet. Dans le *DM*, le sujet est supposé à la place de vérité. Mais il n'a rien à dire, ne peut que se soumettre et se taire. À ce prix, il peut commander secrètement au maître, qui ne peut rien contre lui, puisque élidé, il reste toujours hors de sa portée.

Dans le discours hystérique (*DH*), le sujet crie, mais pour ne rien savoir de la vérité de ce qui le fait crier.

Dans le discours universitaire (*DU*), le sujet peut produire tous les savoirs qu'il veut, il ne sera jamais un maître et il lui reste à le supporter, ou à se révolter.

Dans le discours analytique (*DA*), le sujet trouve la liberté de dire enfin ce que depuis toujours il voulait dire et qui, jusqu'à Freud, lui était resté en travers de la gorge, jusqu'à lui faire fourcher la langue. Le sujet peut y dire que sa cause lui reste inarticulable ; et il peut même s'y faire.

Le *DC* maintenant : il n'y a pas d'impossibilité, toutes les places et tous les termes y sont en lien circulaire. C'est ce qui le caractérise et qui fait qu'il n'est pas seulement différent des autres discours, ces autres qui partagent une impossibilité commune, mais qu'il est autre dans sa structure. Avec lui, un terme, pour se mettre en relation avec d'autres, n'a nulle obligation d'en exclure un, de sacrifier une part de ce qui constitue le parlant.

Nous pourrions nous réjouir d'être allégés de l'impossible... si nous oublions qu'il existe, de structure. Il est toujours impossible d'homogénéiser le réel et le signifiant, les discours ne font que mettre cela en forme et le hors-discours de la psychose n'y échappe pas, malgré les efforts délirants du sujet.

À l'impossible est corrélé un affect qui fait limite et qui touche le sujet par l'intermédiaire de son corps : l'angoisse. Nous en connaissons les traductions négatives, symptomatiques, d'impuissance, de tristesse et de honte. Pour les quatre non circulaires, le sujet court toujours le risque d'en avoir méconnu les limites et de s'en retrouver, pour sa honte, exilé.

Honte et tragédie

Intéressons-nous donc un peu à la honte. Celle du maître répond à la révélation de sa division, que ce discours ne recouvre plus de son voile de pudeur. Que devient-elle avec un discours où rien n'est impossible ?

La honte forclore dans le DC ferait-elle retour dans le réel, sous forme d'obscénité ? Nous pouvons en tout cas constater que la collectivité, *via* les médias, semble bien tracassée par ce phénomène, à tous les niveaux. Ainsi, il semble qu'on ne considère plus les maîtres dignes de leur fonction qu'à partir de la honte qu'ils se devraient d'éprouver. Chaque jour qui passe se démontrerait qu'ils sont comme tout le monde, menés par des intérêts personnels médiocres, autrement dit qu'ils ne seraient que des usurpateurs.

Le maître mot du DC ne se cache pas mais au contraire s'exhibe dans sa vérité dernière, c'est l'argent. Du coup, le sujet-agent n'y est plus un semblant. Il n'est pas obligé de se soutenir uniquement par les liens qu'il entretient avec ceux qui sont logés à la même enseigne de vérité inaccessible. Il faut reconnaître que l'argent comme vérité dernière a des avantages considérables. Il se compte. Un sou est un sou. On sait comment le manier et à quoi il sert : il sert à tout, puisque tout peut s'acheter. La question n'est plus de savoir pourquoi en avoir, à quoi il sert, puisque la réponse est évidente : à en fabriquer encore, à n'importe quel prix.

En plus, l'argent donne une méthode sans équivoque pour classer les individus, en fonction de leur valeur. D'ailleurs, il n'est pas du tout démocratique que seuls les riches aient le privilège d'être classés selon leur fortune ! Nous devrions tous exiger d'urgence un bracelet connecté, avec une application qui afficherait à chaque instant notre classement parmi les sept milliards et plus que nous sommes sur la planète.

De même, la question de la vocation n'est plus de savoir ce qui pour un sujet a le plus de prix, puisque tout prix se réduit à sa valeur monétaire. Et le savoir-faire du sujet-prolétaire ne sert dans le DC qu'à l'augmentation de cette valeur, jusqu'à en faire quelqu'un de *bankable*, en quoi il devient un *people*.

Quant à la place de la honte dans le champ privé de la sexualité, tout le monde en parle, des magazines de plage jusqu'aux scrutateurs de notre époque, en passant par le Vatican. Le dernier thème en date est la prostitution adolescente. Les nombreux articles qui l'évoquent mettent en avant les contraintes exercées par les garçons sur les filles, qui seraient égarées par leur besoin d'affection. Il n'est pas sûr que cette lecture, qui repose sur une répartition des rôles sexuels que fournit le DM, soit la bonne, car elle risque d'empêcher nos éducateurs de comprendre ce qui les intrigue

tellement, le fait que ni les uns ni les autres n'aient honte. La pédophilie fait encore limite, elle concentre sur elle tout l'opprobre.

Après avoir commenté les flèches, voyons ce que nous dit le DC des échanges entre ses termes. L'autre y reste le même que dans le DM : S2/a. Mais contrairement au DM, l'objet produit ne revient pas au maître qui lui donne sa valeur symbolique, il revient au sujet dans sa division. Je passe sur les différences radicales entre l'esclave du DM et le prolétaire du DC. Dans ce discours capitaliste, le sujet, pour surmonter le manque de sens qui accompagne la consommation de l'objet, doit s'en rapporter au S1, qui donne ce sens en le nommant. Mais un sens n'a de valeur que par l'autre signifiant, qui est ici le prolétaire, donc une valeur monétaire, celle de son corps. D'où la boucle infernale de la soif du manque-à-jouir, où tout ce qui est supposé l'étancher la renforce, comme l'eau de mer que boirait le naufragé.

Pour résumer, le DC constitue bien un lien social, puisque c'est un discours. Mais comme il se passe de tout semblant, le sujet ne dispose de nulle scène où se représenter en lien avec les autres. Du coup, la hâte n'a plus le sens d'un rendez-vous à ne pas manquer, elle consiste à satisfaire la nécessité surmoïque d'alimenter sans fin le discours.

Quelle est alors l'éthique du DC ? L'égalité de tous, ou au contraire l'affirmation de la singularité de chacun ? La question ne se pose pas, chacun est au même titre une marionnette, à faire semblant de se faire un nom alors qu'il est le même pour tous.

Ainsi, comme a pu le souligner Lacan, le sens de la tragédie s'est perdu, alors que la question de conscience du sujet a toujours été de savoir s'il est une marionnette ou s'il est l'acteur de sa vie. La tragédie est ce que vit un sujet quand se démontre qu'il n'est finalement qu'une marionnette dans les mains des dieux. Et la tragédie est moderne quand cet autre peut être n'importe qui, Dieu ou bien le pire des maquereaux, si ce n'est les deux en un. La comédie, c'est quand cette tragédie est renvoyée à son statut de représentation, de réalité possible, à laquelle il vaut mieux substituer la comédie et rire devant l'incroyable résistance de la vie. C'est elle qui avait le dernier mot dans le cycle des représentations qui unissaient la collectivité.

Corps

Donc la tragédie n'a plus sa place dans le DC, et peut-être la comédie non plus, seule reste la dérision. Dans le DC, le sujet est certes réduit à son corps, mais il n'est plus la marionnette d'aucun autre, aussi ignoble soit-il. Réduit à son corps, le sujet ne peut que constater que la valeur de ce corps, pour celui qui le possède, est donnée par le marché. C'est l'envers de

l'*habeas corpus*, disait Lacan. Lorsque sur le marché un corps ne vaut rien, on l'élimine, après qu'a été effacé en lui tout ce qui peut encore faire lien.

C'est ce qui s'est passé dans les camps de concentration, pas si différents de ce point de vue des camps d'extermination : les corps y ont été réduits à leur nudité de viande. Une fois cette réduction opérée, on a recyclé ce qu'on a pu. Actuellement on peut faire d'un corps un otage, non comme gage d'un pacte symbolique avec une cour alliée, mais pour le vendre. C'est explicite dans le reportage publié par *Le Monde* du 25 octobre 2014, intitulé « L'enfer secret des otages de l'État Islamique ». Le processus du camp y est exactement décrit. Le parlêtre est réduit à la valeur de rançon de son corps, qui peut être plus ou moins importante. Quand cette valeur se fait nulle, il n'est plus qu'une charogne dont il faut se débarrasser.

Dans le processus de torture systématique destinée à annihiler le sujet, une place particulière est faite dans le reportage à ce qui s'appelle *waterboarding*, le supplice de suffocation. Il a fait ces derniers temps l'objet d'une grande attention, parce qu'il est difficile de dire en quoi il est une torture, moyennant quoi certains en ont profité pour dire qu'il n'en était pas une. Après avoir eu son heure durant l'Inquisition, il a été réactualisé par la CIA en Irak, et il est maintenant passé dans les pratiques de l'État Islamique. Je cite l'article : « Cette torture, censée reproduire la noyade, peut causer une perte de conscience chez les victimes. [...] Quand un des prisonniers était emmené, ses camarades étaient soulagés quand il revenait couvert de sang. "C'est quand il n'y avait pas de sang, indique l'un de ses anciens compagnons de détention, que nous savions qu'il avait eu droit à bien pire." » En quoi est-ce « bien pire » et que veut dire là « perte de conscience », alors que, nous le savons, la limite de la douleur est l'évanouissement, qui est aussi perte de conscience ? Il faut donc croire qu'elles ne sont pas les mêmes. Il faut savoir que la suffocation provoquée donne au sujet le sentiment de se noyer et en même temps provoque un spasme du larynx qui l'empêche de se noyer. N'est-ce pas là une réalisation expérimentale de la déchirure subjective qui s'apparente à la terreur et à la douleur morale du mélancolique ?

Contamination

Cela dit, le bourreau de l'État Islamique ne semble pas établir l'argent comme valeur dernière, puisque au contraire il est prêt à tout pour une autre valeur suprême : son Dieu.

C'est là que nous pouvons évoquer l'hypothèse de l'influence du DC sur les autres discours. Examinons si vous voulez bien l'hypothèse suivante : au

lieu de s'opposer aux autres discours, le DC contamine-t-il chaque discours ? Il a avec eux toujours un terme commun, il peut s'accrocher à leur semblant et se faire leur doublure infernale.

Par exemple, la solidarité en S1 du DC avec le discours du maître permet à ce dernier de réduire au silence l'hystérie du sujet, en imposant sa réponse indiscutable. Une réponse par exemple sur la façon dont doivent se passer les relations entre les sexes.

La solidarité en \$ du DC avec le discours hystérique permet à ce dernier de légitimer sans justification ses décisions intimes.

La solidarité en S2 du discours universitaire avec le DC absout le savoir de son imposture, qu'il n'y a plus besoin de dissimuler.

La solidarité en a entre le DC et le DA tient à leur commune réduction de l'objet à un rien de réel. Cela dit, ce rien de réel qu'est la charogne n'a rien à voir avec le rien de réel logique qu'est l'objet a . Cependant, la pulvérulence des associations analytiques n'est-elle pas le symptôme de l'imprégnation des analystes par le DC, qui les rend toujours plus irréconciliables entre eux ?

Ainsi, nous voyons le DC contaminer et pervertir les autres discours, en les rendant toujours plus intraitables sur l'impossible qu'ils affirment, donc plus intolérants les uns aux autres.

Le discours fanatisé, et par là toujours religieux, est-il une résistance du DM au DC, mais un DM contaminé par ce dernier, animé d'une férocité à la mesure de celle du DC ? Ou est-il le lieu où s'hystérise le sujet occidental trop monétisé pour ne pas se sentir démonétisé ? Pour obtenir sa part d'existence autre, ce sujet est-il prêt non pas à exposer son corps aux médecins, mais à exploser son corps au milieu de tous ? Il semble inutile de se demander s'il relève du DU, on sait le sort que ses coutumes réservent au savoir. Mais le discours fanatique ne participe-t-il pas finalement plus qu'il ne le croit à ce DU, au point d'y être autant servile au maître que son ennemi occidental ?

Suites

Certes, la civilisation a toujours été atteinte d'un malaise, parce qu'elle collectivise l'impossible et est le lieu du choc des discours, ceux du maître et de l'hystérique pour commencer. La question est de savoir si la domination du DC ne met pas en question la survie des autres.

En particulier, quelle place peut occuper le discours analytique, qui semble structurellement bien faible, puisque son semblant ne peut se

caricaturer ? Ne risque-t-il pas d'être étouffé par le DC ? Lacan l'a dit, nous sommes le poumon artificiel de la science, et c'est parce qu'elle ne s'en est pas aperçue que nous subsistons. Le DC pourrait bien finalement s'en apercevoir, et se livrer sur nous à quelques pogroms. Ou même, s'il nous ignore, ne peut-il nous rendre nous analystes tout simplement inaudibles dans la masse ?

Avec la psychanalyse, la parole est donnée au sujet pour qu'il s'essaie à dire son statut d'être en souffrance. La lancée freudienne du DA s'est faite comme recours du sujet hystérique dans ses démêlés avec le maître, un maître dont la science, avec le DU, avait déjà gravement affaibli le prestige. On dit donc avec raison que Freud a sauvé le père. La relance lacanienne du DA s'est faite comme recours du sujet hystérique dans ses démêlés avec le DU, qui avec l'aide du DC rompt ses amarres avec l'altérité de la vérité, pour la remplacer par l'unité de valeur.

Avec le DC, qu'en est-il de ce sujet ? Comment lui donner la parole alors qu'il ne semble pas être en souffrance, mais au contraire occuper la place maîtresse ? Elle est maîtresse certes, mais de rien d'autre que de sa valeur comptable. Ce n'est pas rien ; même, ça peut toujours être plus. Tant que le déchet est recyclable en marchandise, le sujet est pris en compte et il a sa place. Mais son tourment, sa terreur, qui remplace l'angoisse, est d'être forcé de se voir pour ce qu'il est : une charogne en sursis.

Pouvons-nous nous faire les interlocuteurs de ce tourment des sujets du DC ? Et les encourager à dire ce qu'ils n'osent pas soupçonner, mais qu'ils savent pourtant, que leur quête effrénée n'a de valeur que factice ? Comment leur transmettre l'idée que cette quête a aussi une valeur fondamentale, celle de témoigner d'un désir, qui fait leur unicité et non leur solitude ? En tout cas, tant qu'il y aura des *parlêtres*, nous pourrions continuer à les écouter chacun comme ayant quelque chose d'unique à dire, qu'ils ne peuvent dire ailleurs.

Cela dit, les sujets ne peuvent-ils pas souhaiter le triomphe absolu du DC pour se soulager du malaise et trouver enfin la paix ? Il est exact que l'ivresse de la possession peut alimenter en même temps et à proportion celle du manque-à-jour, et cette ivresse autoalimentée peut se faire violence, jusqu'au coma fatal. Nous ne pouvons pas savoir jusqu'où peut aller la haine du sujet, qui est en fait la haine du corps sexué que le langage lui impose.

Et finalement, si nos forces se révèlent trop faibles face à l'appel collectif à la contrainte, nous pouvons toujours compter sur l'hystérique – hystérique présente en chaque parlêtre. Autrement dit, nous pouvons

compter sur l'inconscient pour nous rassurer – si nous y tenons –, sur le fait que la civilisation ne va pas disparaître : quelle que soit sa forme, la division poussera les corps sexués des *parlêtres* à se reproduire, et à reproduire leur division.

Mots-clés : discours et lien social, argent, honte, tragédie, corps, psychanalyse.

*[↑] Intervention lors de l'ouverture du séminaire Champ lacanien, « Faire lien social dans le capitalisme contemporain ? », à Paris le 6 novembre 2014.

1.[↑] J. Lacan, « La troisième », intervention au VII^e congrès de l'École freudienne (Rome, 1974), inédit.

« LE CHOIX DU SEXE »

Françoise Hurstel

Essai de dire

« Je suis faite de telle sorte que rien n'est réel que je ne l'écrive ¹ » écrivait Virginia Woolf en 1937, nous proposant sa réponse à la fonction de l'écriture dans son œuvre. Sa vie tenait à son travail d'écriture, Jacques Aubert dira qu'elle est engagée dans l'acte d'écrire. Il souligne par ailleurs qu'elle est en attente « des moments d'être », moments à entendre comme temporalité mais aussi équilibre des forces. Tel le petit rien qui fait sens : la goutte d'eau qui tombe (*Orlando*), le bruit du gland d'un store battant contre la vitre (*Instants de vie*), présentifiant un réel sous sa forme la plus radicale, un impossible non dialectisable. Autant de moments de ravissement qu'elle tente de cerner par l'écriture.

« Les femmes sont extrêmes, elles sont meilleures ou pires que les hommes à suivre La Bruyère ². » Cette note de La Bruyère est relevée par Virginia Woolf, qui s'attachera à dégager les principes d'une écriture spécifique des femmes.

Homme, femme, des signifiants certes mais qui emportent une part de réel comme impossible à dire concernant le sexe. Colette Soler précise, dans *Lacan, l'inconscient réinventé* : « La différence des sexes n'est pas de semblant, elle s'inscrit dans le réel. [...] Le choix du sexe est celui de la jouissance [...] ; là où elle répond et dans les formes où elle répond, toute ou pas-toute, elle fait loi... sexuelle ³. »

C'est sur la solution subjective, singulière que la psychanalyse s'attache et distingue la différence. S'il y a *parité dans le manque*, c'est en tant que tout parlêtre a rapport à la castration liée au langage et à la jouissance. La répartition côté homme et côté femme s'exerce selon qu'a eu lieu l'inscription phallique ou non. Pour ouvrir à la question des solutions singulières, je propose d'en venir au chapitre VII du *Séminaire XX*, « Une lettre d'Âmour », où Lacan commente ainsi son tableau de la sexuaction : « C'est par la fonction phallique que l'homme comme tout prend son inscription [...]. En face vous avez l'inscription de la part femme des êtres parlants. À tout être parlant, comme il se formule expressément dans la théorie

freudienne, il est permis, quel qu'il soit, qu'il soit ou non pourvu des attributs de la masculinité [...] de s'inscrire dans cette partie. S'il s'y inscrit, il ne permettra aucune universalité, il sera ce pas-tout, en tant qu'il a le choix de se poser dans le Φx ou bien de n'en pas être. Telles sont les seules définitions possibles de la part dite homme ou bien de la part dite femme pour ce qui se trouve être dans la position d'habiter le langage ⁴. » Ce qui suppose qu'on est dans le discours, dans le semblant.

Virginia Woolf a tenté d'écrire la différence, *la part femme*, au pied de la lettre, en quelque sorte, en s'attachant à dégager la spécificité d'une écriture féminine, dans sa syntaxe en particulier. J'ai relevé quelques éléments à titre indicatif qui nous permettront de revenir à la question de la fonction de cette construction, non de la différence, mais de *La femme*. Ce sera à établir dans un travail approfondi.

Dans *Une chambre à soi*, Virginia notait à propos de Mary Carmichael : « Elle écrivait comme une femme, mais comme une femme qui a oublié qu'elle est une femme, si bien que ses pages étaient emplies de cette curieuse qualité sexuelle qui n'apparaît que quand le sexe est inconscient de lui-même ⁵. » « Un grand esprit est androgyne, selon Coleridge. C'est quand cette fusion se produit que l'esprit est complètement fertilisé et utilise toutes ses facultés. Il est possible, ai-je pensé, qu'un esprit purement masculin ne soit pas capable de créer, et qu'il en soit de même d'un esprit purement féminin. Mais il faudrait tester ce que l'on entend par la part féminine de l'homme, et inversement par la part masculine de la femme, en prenant le temps de la réflexion et en regardant un livre ou deux. [...] Une forme de collaboration doit être effectuée entre la part masculine et féminine de l'esprit avant que l'art de la création puisse s'accomplir. Une sorte de mariage des contraires (*opposites*) doit être consommé ⁶. » Il est remarquable de noter que sa fiction romanesque *Orlando* brille d'une ironie éclatante, délimitant un fond d'incroyance de Virginia dans la fiction, ici, de la transformation de l'homme en femme qui jouit de cette « sorte de mariage des contraires ».

La fonction de l'écriture pour Virginia serait de participer de la jouissance Autre en même temps que de la border. La fonction de l'écriture comme quatrième rond faisant suppléance, a-t-elle réussi, un temps, à faire nouage ? C'est quand le tissu des semblants ne tient plus qu'elle rejoint ses voix.

Virginia Woolf a usé de l'écriture pour en venir à la limite d'un dire qui se lit dans ses dernières lignes d'*Entre les actes*, où il est question d'actes et de ratage : « La maison a perdu toute sa puissance d'abri. La nuit triomphe,

la nuit d'avant [...]. Le rideau se lève. Ils parlent ⁷. » *L'horreur* est de retour. C'est l'échec de la tentative de rester connectée aux semblants et au phallus.

Elle a usé de l'écriture jusqu'à épuisement pour faire bord et limite aux phénomènes élémentaires qui l'envahiront progressivement jusqu'à son suicide. Dernier acte du sujet.

Mots-clés : acte, dire, écriture, part femme.

-
1.  V. Woolf, *The Platform of Time: Memoirs of Family and Friends*, London, Hesperus, 2008, p. 19.
 2.  V. Woolf, *A Room of One's Own*, ed. Michele Barrett, Harmondsworth, Penguin, 1993, p. 71 (NB : traduction des citations par Lise Andries).
 3.  C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 141.
 4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 74.
 5.  V. Woolf, *A Room of One's Own*, *op. cit.*, p. 93.
 6.  *Ibid.*, p. 101-102.
 7.  V. Woolf, *Entre les actes*, Paris, Le Livre de poche, La Pochothèque, 1993, p. 1100.

Hervé de Saint-Affrique

Le choix de l'analyse

Choix inconscient que feraient les sujets de leur mode de jouissance ? Et de se répartir entre un « fermé » comme tout-phallique et un « ouvert » à l'ab-sens, au vide, au trou, au pas-tout.

Choix inconscient que ferait un sujet du nouage névrotique ? Et de se faire porter pâle quand sonne l'heure du sexe.

Une analyse, pas plus que le discours de l'Autre, n'est en mesure de fournir au sujet une identité sexuelle ; mais l'une, en visant la chute des identifications et de l'objet que l'autre a établis, ne peut-elle pas redonner à la pulsion sa couleur sexuelle : « couleur-de-vide : suspendue dans la lumière d'une béance ¹ » ?

Alors, le choix de l'analyse serait le choix du sexe.

Mots-clés : analyse, sexe, névrose, pulsion.

1. ↑ J. Lacan, « Du *Trieb* de Freud et du désir du psychanalyste », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 851.

Anne-Marie Devaux

Chair corps

Nathalie Gassel est née à Bruxelles en 1964. Culturiste et ex-championne de boxe thaïlandaise, elle est aussi écrivain et photographe. Dans ses ouvrages s'affirme la nécessité de se construire un corps tout en muscles, *bodybuildé* à l'extrême. Un corps vivant et sexué. Cet incessant travail de construction d'un corps visible et puissant a débuté à l'adolescence. C'est la première réponse apportée à la mortification du corps vécue dans l'enfance. « Les premières émotions traumatiques de l'enfance m'avaient propulsée pour longtemps, et de façon déterminante, dans un monde où la chair s'avérait primordiale et seule, où, n'ayant pu briller avec la parole, restait le corps pour remplir cette fonction d'Être [...]. Le corps était mon unique langage ¹. » Le travail sur le réel du corps, sa métamorphose en corps athlétique répond pour elle au besoin impérieux d'exister.

À 25 ans, elle rencontre J. Sojcher, à l'époque professeur à l'Université libre de Bruxelles. Grâce à lui, elle découvre et lit avec passion Mishima, Montherlant, Nietzsche, Bataille, Genet et elle commence elle-même à écrire. Son écriture permet ce qu'elle appelle « la fiction d'un moi qui allait se dire à la première personne, prendre en lui, pour les disséquer, différentes postures ² ». Tâche ardue pour cette jeune femme qui n'avait pas terminé l'école primaire. De la même façon qu'elle s'était attelée à se forger un corps, elle s'attaquera au travail d'écriture, « à la matière brute de la langue ³ » pour « faire passer la chair dans le livre ⁴ ». Et, de fait, ses livres disent la jouissance de l'effort, du travail des muscles, du sang qui bat.

Se construit ainsi un corps androgyne et visible. Elle s'en explique dans ses livres, se disant mal à l'aise dans une féminité qu'elle taxe de faiblesse, et, n'ayant guère été aidée par l'image de l'homme véhiculée par son père, elle a opté pour le choix d'un corps transgenre.

Elle inscrit donc, par l'écriture, sa révolte dans un mouvement de déconstruction du clivage des genres pour faire valoir « une nouvelle idée de la femme, libérée des fardeaux ancestraux et de nouvelles identifications de genres probablement apportées par la science ⁵ ». Ce faisant, elle inscrit

son drame subjectif dans une révolte féminine propre à son temps. La reconnaissance de son travail d'écrivain lui donne une place aux côtés d'autres femmes écrivains telles Catherine Millet, Catherine Breillat, Christine Angot et d'autres sans nul doute, ce qui compte certainement dans le raboutage de son *ego* même si ces auteures, terriblement individualistes, ne se soutiennent pas d'un mouvement collectif.

Il me semble que nous avons là divers éléments qui témoignent d'un savoir-y-faire avec « l'enfer de l'enfance », qui transcendent la mortification qu'elle a vécue dans son enfance. Elle procède à une réduction du symptôme, le rendant vivable pour elle, elle l'utilise, sans prétendre le supprimer. Elle s'en sert pour se faire un nom, une place dans le monde, selon ses propres termes. Ce n'est pas rien.

Cela me semble corroborer tout à fait les propos d'Albert Nguyên qui notait, dans le numéro 29 du *Mensuel*, que ce discours qui s'origine dans le refus de l'assignation de genre « ouvre à des solutions qui ne passent ni par l'Œdipe, ni par le père. Il conduit tout droit sur la piste de l'identité sinthomatique, l'identité par le sinthome, autrement dit par la fonction de jouissance du symptôme ⁶ ».

Mots-clés : corps, écriture, transgenre, savoir-y-faire, sinthome.

-
1. ↑ N. Gassel, *Construction d'un corps pornographique*, Bruxelles, Éditions Cercle d'art, coll. « Ah ! », 2005, p. 15.
 2. ↑ *Ibid.*, p. 17.
 3. ↑ *Ibid.*, p. 18.
 4. ↑ *Ibid.*, p. 21.
 5. ↑ *Ibid.*, p. 9
 6. ↑ A. Nguyên, « De l'identique à l'authentique », *Mensuel*, n° 29, Paris, EPFCL, p. 48.

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel* numérique, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je joins un chèque de 30 € à l'ordre de :
Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Les membres de l'EPFCL recevront automatiquement le *Mensuel*.
Les inscrits aux CCP le recevront *via* leur CCP respectif.

Vente des *Mensuels* papier jusqu'au numéro 83 de décembre 2013 inclus : 7 €

- excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :
EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France
www.champlacanianfrance.net